

choisir

revue culturelle
n° 557 – mai 2006



(Ecouter
leurs cris



Marie Silence

*Tu n'es sortie
de ton silence
que pour les mots essentiels.
Tu as dit « oui »
et l'humanité
changea son cours.
Tu as dit
« Magnifique est le Seigneur »
et les louanges
changèrent de ton.
Tu as dit
« Faites ce qu'il vous dira » :
c'est là ton testament.*

*Marie, notre Mère,
guide notre silence.
Marie présence
aux creux des bois
et des sources,
rends-nous attentifs
aux murmures de la Création.
Marie silence
aux coins des rues
et des cœurs,
rends-nous présents
aux appels de nos frères.
Marie abîme de silence
et de contemplation,
rends-nous accueillants
à l'amour de Dieu.*



choisir

n° 557 - mai 2006

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, « Le cri du poète », de Walter Weibel, St-Sulpice (VD)
p. 10 : GODONG
p. 18 : Memoria Chilena
p. 27 : Bac Films
p. 29 : Anouk Schneider
p. 31 : Kunstmuseum, Bâle
p. 34 : Bibliothèque nationale de Paris

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Un cri désespéré <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Ecouter <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglise	9
La Vierge peut-elle apparaître ? <i>par Ariel Alvarez Valdès</i>	
Eglise	14
Tibhirine, dix ans déjà... <i>par Thierry Schelling</i>	
Société	16
Pauvreté : deux visions chrétiennes <i>par Jerry Ryan</i>	
Politique	21
Droits de l'homme : de la Commission au Conseil <i>par Eric Sottas</i>	
Cinéma	26
L'arme du film <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	28
Molière ? Les jeunes adorent <i>par Valérie Bory</i>	
Expositions	30
Hans Holbein le Jeune <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	33
La bouche d'ombre <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	37
Un créateur de mythologie <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres ouverts	39
Spiritualité jésuite et gravure <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Bloc-notes	44
Vivre ensemble, la belle affaire <i>par Christophe Büchi</i>	

Un cri désespéré

Ils crient, les pauvres et les marginaux, ceux et celles dont les droits sont bafoués, et leur cri traverse l'histoire et le vaste monde comme une lame ardente qui brûle les consciences, déconcerte les commissions officielles et dénonce le mensonge des politiques scélérates. Un cri fort, perçant et entêté qu'aucun régime, si bienveillant et généreux soit-il, n'a jamais réussi à étouffer, comme si la désolante prophétie du Christ « Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous » (Jn 12,8) signait l'échec définitif de toute société juste et équitable.

Et cependant ! Génération après génération, des hommes et des femmes de bonne volonté s'efforcent d'organiser le monde en tenant compte de l'existence des pauvres et des marginaux, de reconnaître leur place dans la société et de s'engager pour qu'ils ne soient pas privés de leur dignité et de leur part légitime aux biens de consommation. Dans ce combat, les chrétiens ont largement assumé leur place. Les uns ont rêvé d'instituer des structures politiques et sociales chrétiennes ; ils ont fondé des partis, des syndicats, des clubs qui arborent le sigle « chrétien » comme un programme et un drapeau. Avec la même générosité, d'autres ont préféré militer au coude à coude avec des hommes et des femmes qui puisaient leur inspiration dans des idéologies étrangères au christianisme, hostiles parfois, mais sincèrement préoccupées par l'établissement d'un monde plus juste et plus heureux. Le Chili, ce creuset des luttes politiques et sociales, est exemplaire à cet égard. Si le César criminel a été honoré d'une poignée de main pontificale, d'autres personnalités évoquées dans ce numéro de « choisir » ne sont pas restées sourdes au cri des malheureux. Clotario Blest et le Père Hurtado, chacun à sa manière, se sont engagés en leur faveur. Deux conceptions du rôle des chrétiens dans la cité qui disent bien qu'il n'y a pas de politique chrétienne, mais qu'il n'y a que des chrétiens qui font de la politique.

Une double tentation menace les uns et les autres. Qu'on le veuille ou non, la séduction du pouvoir n'épargne pas les entreprises les mieux intentionnées. De tout temps, des chrétiens ont rêvé d'offrir au Christ - qui n'en veut pas - un royaume de ce monde, dans lequel ils occuperaient les premiers sièges, pour la plus grande gloire de Dieu, évidemment. Amalgame trompeur, vieille illusion intégriste qui confond la terre et le ciel et charge l'Etat d'une responsabilité qui ne lui incombe pas. Et puis, il y a l'autre tentation, celle de l'impatience et du

découragement face à l'immensité de la tâche, l'expérience d'une inéluctable faiblesse lorsque, le cœur transpercé par le cri des malheureux, ils se heurtent à l'inertie ou au cynisme de ceux qui détiennent les clefs d'une solution. Le remplacement de la Commission des droits de l'homme par un nouveau Conseil en est une bonne illustration.

Désespérés, les plus crédules se tournent vers le ciel, dont ils attendent le juste châtiment des méchants. Apparitions célestes, prétendues révélations, messages apocalyptiques, menaces du courroux divin, imminence des derniers temps et rites magiques les rassurent tout en les dispensant d'un engagement fait de patience, de petits pas et de luttes mille fois recommencées. Entre réalité et illusion, le sentier est étroit, qui réclame beaucoup d'attention et une bonne dose de discernement, une qualité qui n'est certainement pas la mieux partagée du monde. Pendant ce temps, les pauvres crient encore.

S'il est légitime de chercher son inspiration dans l'Evangile et de s'engager en politique au nom de sa foi, il est risqué de revendiquer l'exclusive des solutions chrétiennes aux problèmes de la société. L'étiquette « chrétienne » accolée à des partis ou à des programmes politiques n'est pas sans ambiguïté. On a vu des dictateurs très chrétiens, qui ne manquaient pas la messe, semer la terreur et la mort, et un fauteur de guerre préventive faire pleuvoir le feu du ciel sur des populations civiles, la main sur le cœur et le nom du Seigneur aux lèvres. Le Christ, qui s'est soigneusement tenu à distance de tout système politique, n'a que faire de bras séculiers. Ceux qu'on prétend lui offrir ne sont que de méchantes prothèses.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Immigration et démographie

A l'occasion de la 39^e session consacrée à l'immigration de la Commission sur la population et le développement (ONU, New York, 3-7 avril), Mgr Celestino Migliore, Observateur permanent du Saint-Siège auprès des Nations Unies, a demandé que l'on tienne compte des conséquences sociales de l'immigration et non pas uniquement des questions économiques. S'il a reconnu que les immigrés peuvent avoir un effet négatif sur les salaires des travailleurs en place et faire augmenter le chômage, il a insisté sur le fait que « les migrations représentent les trois-quarts de la croissance démographique des pays développés, à cause d'un faible taux de fertilité, et pourraient constituer la totalité de cette croissance d'ici à 2030 ». Ainsi les immigrés pourront largement contribuer à alléger les charges fiscales des générations futures. Et de regretter que « l'inéluctable phénomène de l'immigration soit parfois dépeint comme une menace et fasse le jeu de batailles politiques à court terme, au détriment du droit le plus naturel des êtres humains - le droit à la vie, à la citoyenneté, au travail et au développement ». (APIC)

■ Info

Malte, jésuites malmenés

Au cours de la nuit du 12 au 13 mars, sept voitures garées à l'intérieur du collège jésuite Saint-Aloysius, B'Kara, ont été incendiées. Un incident similaire s'était produit le 16 novembre dernier : deux voitures appartenant à des jésuites avaient brûlé à Msida. Ces violences ont suivi une conférence de presse qui annonçait en novembre passé les

actions entreprises par les jésuites de Malte pour promouvoir la tolérance entre les peuples, ainsi que la publication des résultats de la Conférence nationale sur le racisme et la xénophobie à Malte. « Un rapport avait été commandé par l'Union européenne et préparé par les jésuites du Centre Foi et Justice, en collaboration avec le Service jésuite des réfugiés (JRS) », a déclaré Jan Stuyt, directeur du JRS Europe.

■ Info

Des Eglises peu considérées

Le cardinal japonais Fumio Hamao, ancien président du Conseil pontifical pour la pastorale des migrants, a déploré le peu de considération de la curie romaine pour les Eglises d'Asie et d'Afrique, considérées comme « immatures en termes de christianité ». Interrogé début avril par l'agence *Ucan*, il a déclaré : « Peut-être pense-t-on que ce sont des Eglises à peine nées et juge-t-on que seule l'Eglise européenne est mûre. » Pour lui, Rome a de la peine à comprendre l'Eglise asiatique, en particulier la manière dont ses évêques conduisent le dialogue interreligieux. Le prélat a également pointé la faible représentativité des cardinaux asiatiques et africains dans le collège cardinalice, ce qui ne reflète pas l'esprit universel de l'Eglise. Depuis le dernier consistoire (24 mars 2006), l'Europe représente toujours plus de la moitié du collège cardinalice, contre 10,36 % pour l'Asie. Fumio Hamao a enfin regretté la manière dont s'est faite l'unification de la présidence de son dicastère avec celle du Conseil pontifical Justice et Paix : « Personne ne m'a consulté, je me suis senti un peu triste. »

■ Info

Chiapas, inculturation freinée

Alors qu'il était encore évêque du diocèse de San Cristobal de las Casas (Etat du Chiapas), Mgr Samuel Ruiz Garcia, ne pouvant ordonner prêtres des *Indios* dont la culture ignore le célibat, avait décidé de renforcer le nombre et le rôle des diacres permanents indigènes. Il en avait ainsi ordonné en janvier 2000, ce qui avait suscité une polémique dans les rangs conservateurs et provoqué l'intervention de Rome.

Son successeur, Mgr Felipe Arizmendi Esquivel, a tenté de réintroduire dans le diocèse des diacres permanents indigènes. Mais le Saint-Siège, qui craint le développement d'une Eglise indigène locale autonome, lui refuse toujours cette permission, rapporte l'agence CNS. Rome estime que cette formation serait utilisée pour préparer l'ordination sacerdotale d'hommes mariés et qu'il n'est pas possible de construire un modèle d'Eglise particulière qui serait de façon prépondérante diaconale, « ceci n'étant pas en conformité avec la constitution hiérarchique de l'Eglise ».

pas que cela soit vrai. Regardez les Etats-Unis : les chrétiens y sont extrêmement puissants. Le président va voir le pape, est réélu par les chrétiens et se lance dans des guerres fallacieuses avec la bénédiction des chrétiens...

Je pense qu'une des raisons principales du sentiment de méfiance viscérale envers les religions est que le fanatisme (par exemple en Amérique du Nord) n'est jamais très loin. Serait-il possible que notre culture critique vienne non pas d'un manque de courage pour exiger le respect de notre foi, mais plutôt du manque de courage pour vraiment vivre selon l'exemple du Christ ? Car enfin, si on suit le message du Christ, on ne peut absolument pas défendre des guerres comme celle en Irak, la machine politico-religieuse des évangélistes, les attaques extrémistes contre les lois sur l'avortement (dans certains Etats américains, il y a des sénateurs qui veulent criminaliser tous les avortements), etc. Ce qui manque, c'est le courage de faire le nettoyage dans la chrétienté et de séparer ce qui est chrétien de ce qui ne l'est pas.

Thierry Emonet, Chicago

■ Info

Indonésie, le *djihad* revisité

Depuis fin 2005, suite aux attentats terroristes commis en Indonésie, plusieurs dignitaires religieux du pays se sont lancés dans une campagne visant à exhorter leurs membres à ne pas rejoindre les forces extrémistes. Ils dispensent un enseignement religieux dans lequel ils reformulent le concept de *djihad* ou de « guerre sainte ». L'initiative revient à l'organisation islamique Muhammadiyah ; elle est soutenue par le Conseil des oulémas, par le groupe Nahdlatul Ulama

■ Opinion

Le manque de courage des chrétiens

Dans votre éditorial de mars 2006, vous dites que la société occidentale a expulsé le sentiment religieux de l'espace public et que le manque de courage des chrétiens « pour exiger le respect de leur foi et de leurs pratiques a favorisé le développement d'une culture de la critique, de l'ironie et de la dérision qui n'épargne rien ni personne, surtout pas les réalités religieuses ». Je ne crois

(le plus grand mouvement musulman indonésien, qui gère des écoles dans le pays), ainsi que par le gouvernement. La signification exacte de *djihad* est sujette à controverse. Din Syamsuddin, président de Muhammadiyah, avait demandé en novembre passé le retrait d'ouvrages écrits par des terroristes inculpés en Indonésie, car de tels livres pourraient avoir un effet « d'intoxication » sur les musulmans qui ne comprennent pas correctement l'Islam. Les dirigeants des grandes organisations musulmanes ont aussi conseillé aux Indonésiens désireux de partir pour le *djihad* en Afghanistan, en Palestine ou en Irak, de ne pas aller se battre, mais plutôt d'organiser des envois de médicaments et de nourriture. Il semble que leur appel a porté des fruits et que le nombre de musulmans indonésiens impliqués dans ces guerres meurtrières ait diminué.

Plus récemment, en février passé, la Fondation pour la prévention du crime en Indonésie a organisé un colloque autour des attentats-suicide dont les débats ont été introduits par le président de la République, Susilo Bambang Yudhoyono. Parmi les intervenants se trouvait le recteur de l'Université islamique d'Etat de Djakarta, Azyumardi Azra. Historien de formation, il a défendu l'idée qu'il est « nécessaire pour les oulémas et les autres responsables musulmans de reformuler, en une version plus actuelle, le concept de *djihad* ». Si cela n'est pas fait, le *djihad* sera et pourra, comme c'est la tendance aujourd'hui, être confondu avec le terrorisme. Pour Azra, ce terme désigne à la base une démarche spirituelle et matérielle, un travail intérieur et social. Il a été détourné par certains groupes musulmans qui le réduisent à un appel à la guerre sainte contre leurs ennemis, musulmans ou non. Et de citer à ce propos les Laskar Jihad, actifs aux Moluques contre les

chrétiens, ou le Front des défenseurs de l'Islam, connu pour ses descentes dans les discothèques, bars et autres lieux publics.

■ Info

MSF quitte le Myanmar

Après quatre ans de présence au Myanmar (ex-Birmanie), la section française de Médecins sans frontières vient de se retirer du pays. Elle s'occupait principalement de la lutte contre le paludisme dans les Etats de Mon et Karen (sud du pays), une région en proie à un conflit entre l'armée birmane et les groupes rebelles. « Le régime birman veut empêcher la présence de toute équipe humanitaire dans ces régions politiquement sensibles, a expliqué Hervé Isambert, responsable de la section française de MSF au Myanmar. Les restrictions qui nous sont imposées nous réduisent à un rôle de sous-traitant technique, soumis aux priorités politiques de la junte. De fait, les autorités birmanes ne veulent pas de témoins gênants des exactions qu'elles commettent contre leur propre population. »

Les sections suisse et hollandaise de MSF continuent de travailler au Myanmar mais se posent aussi la question de l'avenir de leurs projets.

■ Info

Inde, campagne contre le « foeticide »

La condamnation à la prison d'un avorteur ayant recouru à l'échographie pour déterminer le sexe d'un fœtus avant de pratiquer l'avortement est la première action concrète du gouvernement depuis le lancement, le 8 mars, d'une

Décennie de la survie des enfants de sexe féminin. Cette campagne vise à freiner la diminution alarmante dans le pays de la proportion des femmes par rapport aux hommes, à la suite des destructions de fœtus de sexe féminin qui ne cessent d'augmenter. Chaque année, un demi-million de filles sont ainsi empêchées de voir le jour.

Pour Renuka Chowdury, ministre pour la Condition des femmes et des enfants, le plus choquant est que cette baisse de la proportion des femmes se produit principalement dans les régions développées où l'économie est prospère et l'alphabétisation importante.

En plus des mesures strictes visant à freiner les avortements de fœtus féminins, la Décennie va promouvoir le renforcement de la position des femmes et la création d'emplois plus nombreux pour elles. Car, comme le dit Jessy George, secrétaire des Unions chrétiennes féminines à Delhi, la lutte contre le « fœticide » exige une action concertée, visant à changer les préjugés à l'encontre des filles.

■ Info

Les contradictions de Nestlé

ACTARES, actionnariat pour une économie durable, a demandé lors de l'Assemblée générale de Nestlé du 6 avril, des explications relatives à la politique environnementale et sociale de l'entreprise. Celle-ci offre une image extrêmement brouillée : au niveau des produits, le lancement d'un café soluble issu du commerce équitable intervient en même temps que le dépôt d'un brevet sur un plant de café génétiquement modifié (fin février) ; ou encore, le nouvel emballage des chocolats Cailler, produit phare de

la marque, est une débauche de plastique destiné à s'évaporer en CO², alors que l'entreprise s'engage officiellement à en réduire les émissions.

Sur le plan social, la même confusion semble régner. Certaines controverses, comme le conflit social aux Philippines ou la polémique liée au pompage de la source de São Lourenço, sont unilatéralement déclarées réglées par la direction de Nestlé, alors que ses contradicteurs considèrent le litige toujours ouvert. Et comment concilier les démarches en faveur du développement de l'Amérique du Sud - dont se réclame l'entreprise au travers d'un rapport conséquent - avec l'engagement de son président pour la privatisation de l'eau potable ?

Concernant la question des organismes génétiquement modifiés (OGM), Nestlé incorpore dans ses produits toute une palette d'OGM approuvées par différentes autorités nationales, mais ces produits ne sont pas distribués dans les régions du monde où les consommateurs n'en veulent pas, comme en Europe par exemple.

Le groupe suisse agro-alimentaire a été dénoncé aussi par Greenpeace, qui a exigé qu'il retire immédiatement ses brevets sur du café génétiquement modifié et d'autres produits OGM. « Nestlé a déclaré renoncer au génie génétique dans de nombreuses régions de la planète. Mais l'acquisition de tels brevets montre que la société continue de s'intéresser au génie génétique pour des raisons économiques et qu'elle vise le contrôle complet de la production alimentaire », a accusé l'association de défense de l'environnement. Le porte-parole de Nestlé, François-Xavier Perroud, a rétorqué que Nestlé dépose des brevets « à titre préventif, afin d'éviter que des entreprises tierces ne s'approprient ces technologies ».

Ecouter

Il en va de notre manière d'écouter comme d'une caisse de résonance. Selon notre disponibilité, elle peut faire obstacle à la communication en nous enfermant dans le tintamarre de nos pensées. Elle peut aussi vibrer au diapason de celui qui parle et lui permettre parfois de dire ce qu'il ne soupçonnait même pas. Mais reprenons avec Maurice Bellet¹ certaines de nos expériences en les décrivant de plus près.

Il y a bien une voix, des gestes, des mots, mais je n'entends rien. Quelqu'un demande à être entendu mais c'est comme si sa parole sonnait creux. Ça parle, mais c'est une logorrbée qui est fuite, éparpillement. La relation est coupée. Que faire ? Peut-être voir que ça parle ailleurs. Dans le corps et ses symptômes qui me livrent les secrets du malheur de cette parole morte. Être attentif à la violence d'un tel mutisme, c'est déjà échapper à la mort de la relation que toute écoute veut combattre.

Ça communique, comme l'on dit aujourd'hui, mais cette parole n'engage pas celui qui parle. Ce peut être un discours brillant, construit, savant, contrôlé. Ne dit-on pas : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément » ? Cette parole fonctionnelle a sa place légitime dans un certain monde assuré de lui-même. Elle ne l'a plus lorsqu'elle prend la place d'une parole qui ne vient que grâce à l'écoute attentive de ce qui cherche à se dire et à venir à la lumière.

Il faut alors exercer cette écoute patiente à l'égard de celui qui balbutie, pour lui permettre de découvrir, par sa propre parole, ce qui lui manque. L'essentiel de lui-même apparaît alors dans une parole fragile, si peu assurée d'elle-même qu'elle en devient éclairante à force de gagner sur l'ombre ; sans doute parce qu'elle parle à partir de la faille, de la fracture et du désir. Se tenir à l'écoute d'une telle parole, c'est vraiment écouter celui qui parle. Ce chemin d'accompagnement peut être alors une traversée de notre humanité, accordée par l'Esprit à celle du Verbe qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous.

C'est alors qu'advient la parole pleine. Elle est la force même de la parole qui s'est préparée en cette traversée du Verbe fait chair. Sans doute est-elle la plus authentique de l'homme car elle l'accomplit en son humanité. Elle est puissance de vie, d'agir, de jouir, de souffrir et d'aimer. C'est une naissance qui intervient en la parole balbutiante et qui en dit la vérité. Cette parole nous met au monde en nous faisant découvrir ce Dieu plus intérieur à nous-mêmes que nous-mêmes et qui nous accompagne sur notre route. L'Esprit saint venant au secours de notre faiblesse nous donne alors d'être et d'agir librement au cœur du monde.

Luc Ruedin s.j.

1 • L'écoute, DDB, Paris 1989.

La Vierge peut-elle apparaître ?

●●● **Ariel Alvarez Valdès**, *Santiago del Estero (Argentine)*
Professeur de Sainte Ecriture au Grand séminaire diocésain,
et de théologie à l'Université catholique.

Face aux apparitions de la Vierge, les réactions sont diverses : les uns affichent leur incrédulité, d'autres les admettent sans hésitation et d'autres encore leur accordent autant d'importance qu'aux Saintes Ecritures et en font le centre de leur spiritualité.

Avant tout, il faut distinguer deux sortes de révélations, une publique et une privée. La révélation publique est celle que Dieu a faite au peuple d'Israël au cours de son histoire. Elle commence avec Abraham (vers 1800 av. J.-C.) pour s'achever avec la mort du Christ et celles de ses Apôtres, vers l'année 100. Elle a duré 1900 ans et elle est terminée. Consignée dans la Bible, cette révélation est considérée comme indispensable et nécessaire pour la vie et le salut des croyants. Il n'y a pas de christianisme en dehors de son message.

Par contre, lorsque Dieu, la Vierge ou un saint apparaît et délivre un message, on parle alors de révélation privée. Quelle valeur faut-il leur attribuer ?

L'Eglise dit deux choses à leur sujet : seuls le pape et les évêques sont habilités à reconnaître officiellement un culte né d'apparitions de la Vierge ou d'un saint ; et, même si une dévotion est approuvée par l'Eglise, les messages qui l'accompagnent n'impliquent aucune obligation de la part des fidèles. On peut très bien les refuser.

Dès les premiers temps du christianisme, il y a eu des apparitions de la Vierge, mais c'est surtout à partir du XIX^e siècle que l'on a assisté aux grandes manifestations : en 1803, à Paris, la Médaille miraculeuse, en 1846, La Salette, en 1858, Lourdes, en 1917, Fatima.

Simultanément à ces dévotions qui se sont rapidement répandues, est apparue une sorte de fringale de visions et de manifestations surnaturelles. Entre 1928 et 1975, on a enregistré 255 apparitions de la Vierge dans le monde. L'Italie est la plus prolifique, avec 83 apparitions ; viennent ensuite la France (30 apparitions), l'Allemagne (20) et la Belgique (17).

Loin d'aller en diminuant, les apparitions de la Vierge se sont multipliées de façon notable depuis 1975, comme le nombre de personnes qui prétendent rapporter des messages et des révélations de sa part.

Quelle attitude les chrétiens doivent-ils adopter face à ces prétendus messages et révélations de Marie ? Est-il possible de vérifier si une vision est sérieuse ou si elle relève de la pure imagination du voyant lorsque l'Eglise elle-même ne se prononce pas officiellement (95 % des cas) ? Non seulement cela est possible, mais aussi nécessaire.

Le *Catéchisme de l'Eglise catholique* dit à ce sujet : « Au fil des siècles, il y a eu des révélations dites "privées", dont

De temps en temps, les journaux annoncent que la Vierge Marie est apparue quelque part dans le monde et qu'elle a révélé un message aux personnes qui ont eu la chance de la voir. Qu'en dit l'Eglise ?

certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Eglise. Elles n'appartiennent cependant pas au dépôt de la foi. Leur rôle n'est pas d'"améliorer" ou de "compléter" la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement, à une certaine époque de l'histoire. Guidé par le magistère de l'Eglise, le sens des fidèles sait discerner et accueillir ce qui dans ces révélations constitue un appel authentique du Christ ou de ses saints à l'Eglise » (n° 67). Deux choses sont dites : tous ces messages ne viennent pas nécessairement de Dieu et les fidèles doivent apprendre à discerner leur authenticité.

Apparitions et visions

Fort bien, mais comment savoir si une révélation est authentique ? Il existe une règle pratique à appliquer. Avant de l'énoncer, trois points sont à clarifier. Si l'on s'en tient à la Bible, on voit que la Vierge n'est jamais apparue à personne en ce monde et ne pourra jamais le faire. Pourquoi ? Parce que la Vierge est morte et que, selon la Bible, les morts

ne peuvent pas apparaître. Celui ou celle qui est parti pour l'au-delà ne peut pas revenir, ni avoir un contact physique ou communiquer de manière sensible avec les vivants.¹

Le monde des vivants et celui des morts qui sont ressuscités appartiennent à deux ordres différents. Aussi longtemps que l'on vit sur terre, on ne peut voir les morts, les entendre ou les toucher pour la bonne raison qu'ils n'ont pas un corps physique comme le nôtre. C'est pourquoi la Bible condamne sévèrement toute tentative de communiquer avec les morts (Lv 19,31 ; 20,6) comme une chose abominable à Dieu (Dt 18,11-12). Elle décrète même la peine de mort pour ceux qui seraient tentés de le faire (Lv 20,27). Dieu n'approuve donc pas les tentatives de communiquer physiquement ou de manière sensible avec l'au-delà. La seule exception fut celle de Jésus ressuscité qui a pu apparaître à ses Apôtres parce qu'il n'avait pas encore rejoint l'au-delà. Après 40 jours, il est monté aux cieux et n'est plus apparu sur terre. La Bible dit seulement qu'il apparaîtra une seconde fois, à la fin des temps (Ac 1,11 ; Jn 14,1-3 ; He 9,28).

Comment, dès lors, comprendre les phénomènes mariaux que l'on appelle « apparitions » ? Il faut distinguer entre « apparitions » et « visions ». Une apparition est un événement objectif, produit en dehors de la personne, qui ne dépend pas de celui qui le capte mais de celui qui se manifeste. Prenons un exemple. Un groupe de personnes est réuni dans une chambre, et voilà que quelqu'un entre par la porte. Tous le voient. On peut alors parler d'apparition. Par contre, si dans ce même groupe une personne se



1 • Cf. Ps 39,14 ; Jb 10,21-22 ; 2 S 14,14 ; 12,22-23 ; Dn 12,2 ; 2 M 7,9 ; 7,36 ; Sg 16,14 ; Lc 16,19-31.

met à dire : « Je vois la Vierge Marie ! » et que personne d'autre ne la perçoit, on parlera de vision et non d'apparition. Pour qu'il y ait apparition, le phénomène doit se produire en dehors de la personne et être perçu par tous.

Tous les phénomènes mariaux qui ont eu lieu au cours de l'histoire ont été des visions et non des apparitions. A Lourdes, la seule à avoir vu la Vierge fut Bernadette. A Fatima et à La Salette, en dépit de tous les témoins, seuls les petits bergers ont vu la Vierge. Même les milliers de personnes qui, le 13 octobre 1917, ont aperçu le soleil tourbillonner dans le ciel comme une boule de feu lors de la dernière apparition de Fatima n'ont pas saisi un fait réel mais ont eu une vision de caractère collectif, pour la bonne raison que dans les autres pays voisins, le même soleil n'a pas tourbillonné, et si tel avait été le cas, le système solaire se serait complètement détraqué.

Il ne faut pas en déduire que les visions sont nécessairement du délire ou de la folie. Il est tout à fait possible que Dieu touche la rétine, l'imagination ou la capacité suggestive d'une personne pour lui permettre de vivre une authentique expérience divine. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une vision. En 1738 déjà, le pape Benoît XIV demandait que l'on ne parle plus d'apparitions de la Vierge mais de visions.

Les destinataires

La deuxième précision à faire est que les révélations mariales, lorsqu'elles sont authentiques, visent en premier lieu la sanctification des voyants. C'est pour cela qu'on les qualifie de « privées ».

Le premier destinataire du message est donc la personne qui le reçoit. A elle de le méditer, de se convertir et de chan-

ger de vie ; elle seule est engagée à vivre ce que le message exige. Dans ce sens, l'Eglise considère avec raison que les voyants, leur évolution, sont la meilleure preuve de l'authenticité du message.

Si les expériences mystiques sanctifient ceux et celles qui en sont les bénéficiaires, elles touchent à travers les voyants d'autres personnes. Toutefois cela n'implique pas l'obligation de croire aux messages délivrés. S'ils peuvent être utiles à ceux qui les reçoivent, ils ne sont pas nécessairement adaptés aux besoins spirituels des autres membres du peuple de Dieu. C'est pourquoi, une révélation mariale qui comporterait l'ordre d'être diffusée et acceptée partout ne serait probablement pas authentique.

Dévotion et révélation

Troisième précision. Lorsque le pape ou un évêque reconnaît une manifestation de la Vierge Marie, il approuve uniquement le culte, la dévotion ou une certaine forme de prière, mais pas la vision elle-même, ni le message. L'Eglise constate simplement qu'une certaine forme de prière déterminée n'est pas mauvaise, qu'elle ne comporte aucune déviation ; par contre, elle ne s'engage pas sur l'authenticité des visions qui lui ont donné naissance.

Par exemple, on vénère à Lorette, en Italie, une petite maison qui, selon la tradition, fut celle de la Vierge Marie à Nazareth. Comment cette maison est-elle arrivée jusque-là ? Selon la tradition, au XIII^e siècle, les chrétiens européens ne pouvant plus se rendre en pèlerinage en Terre Sainte pour visiter les lieux saints, occupés alors par les Sarrasins, les anges transportèrent par les airs la maison en Italie (c'est pourquoi Notre Dame de Lorette est la patronne

de l'aviation). Au XVI^e siècle, le pape Sixte V a approuvé la dévotion à la Vierge de Lorette, mais pas cette « révélation ». En d'autres termes, le voyage aérien d'une maison dont l'architecture ne correspond pas au style des maisons de Palestine ne constitue pas un objet de foi.

Lorsque l'Eglise accepte une dévotion, elle ne reconnaît pas nécessairement la révélation qui lui a donné naissance. Pourquoi cette différence ? Parce que dans la mesure où elle reconnaît que les dévotions ne font pas de mal (si elles sont correctement orientées), les révélations privées répondent aux besoins spirituels de ceux qui en sont gratifiés mais pas à ceux des autres croyants. La Bible reste l'unique révélation sur laquelle l'Eglise appuie sa foi et pour laquelle elle s'engage.

La règle d'or

Revenons à notre question initiale : comment vérifier si une révélation privée est authentique ? quels en sont les traits caractéristiques ? Il existe une règle d'or : une révélation privée qui contredit la Bible n'est pas légitime, parce que la Bible vient de Dieu et que Dieu ne peut pas se contredire. Examinons à la lumière de ce principe des « messages » diffusés dans des milieux de bonne foi.

Dans certaines révélations privées, Marie assume un rôle central. On la voit partout, plusieurs fois par an, jusque dans les villes et les villages les plus reculés, comme une figure centrale, indispensable, exigeant parfois une attention exclusive sur sa personne, au contraire de la Vierge des Evangiles qui se montre toujours très prudente et mesurée, discrète et se situant au deuxième plan par rapport à Jésus.

Dans des révélations privées, la Vierge parle beaucoup, manifestant une fa-

conde impressionnante, au point qu'il faut des livres entiers pour recueillir ses messages, ses prophéties et ses prédications. Dans les Evangiles canoniques par contre, Marie ne parle presque pas. Dans tout le Nouveau Testament, c'est à peine si elle prend six fois la parole, une fois de moins que les sept paroles du Christ en croix.

Dans certaines révélations privées, la Vierge Marie délivre presque toujours des messages lugubres, tristes et sombres ; elle prédit des catastrophes et des malheurs. Par contre, les Evangiles ne présentent pas une Marie dépressive, pessimiste et amère, mais une femme d'espérance, optimiste et joyeuse, qui chante des cantiques de joie et regarde l'avenir avec confiance.

Le plus douteux est lorsque la Vierge Marie délivre dans des révélations privées, des messages qui contredisent les paroles de Jésus rapportées par les Evangélistes. Par exemple, dans sa prédication, Jésus redit constamment : « N'ayez pas peur » (Lc 5,10 ; 12,7 ; Mt 14,27 ; 17,7 ; 28,5-10 ; Jn 14,27 ; Ap 1,17). Marie, au contraire, dans de nombreux messages, cherche à terroriser en annonçant des malheurs et des catastrophes cosmiques. Jésus n'a pas voulu donner la date de la fin du monde, même pas approximativement, alors que parfois Marie annonce que la fin du monde est imminente.

Jésus a enseigné que Dieu est proche de tout homme, qu'il soit juste ou pécheur, qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes (Mt 5,45). Marie promet de se tenir aux côtés des bons, d'aider ceux qui prient le chapelet, qui l'invoquent et qui la vénèrent. Jésus n'a jamais dit que seuls ceux qui aiment Dieu seront sauvés. Au contraire, il a reconnu qu'il est possible de se sauver sans connaître Dieu, dans la me-

sure où on aime son prochain et que l'on aide ses semblables (Mt 25,40). Et depuis le concile Vatican II, l'Eglise enseigne clairement qu'il y a un salut possible pour les athées. Par contre, Marie annonce que seuls se sauveront ceux qui ont la foi et qui l'aiment.

Jésus n'a jamais assuré que la pratique d'un rite ou d'une dévotion garantisse la vie éternelle pour les chrétiens. Il a affirmé clairement que seul l'amour du prochain sauve (Mt 25,31-46 ; Mc 10,17-22 ; Jn 13,33), tandis que Marie, dans certains messages, dit que pour se sauver, il faut faire usage d'eau bénite, de cierges contre l'obscurité finale, qu'il faut prier le chapelet ou avoir une image de Jésus.

La Bible enseigne que l'initiative du salut de l'humanité vient de Dieu, qu'il est l'auteur du projet salvifique. L'épître à Tite parle de « Dieu notre Sauveur » (1,3 ; 2,10), et l'Apocalypse dit que « le salut vient de notre Dieu » (7,10 ; 12,10 ; 19,1) ; mais Marie annonce parfois que Dieu veut châtier le monde et le détruire et qu'elle s'efforce de retenir son bras. Au point que ceux qui suivent ces messages finissent par chercher à se protéger de Dieu, plutôt que de rechercher sa protection.

Sauver la Vierge

La Vierge Marie ne peut pas être l'auteur de pareils messages, ni de quoi que ce soit d'approchant. Un examen serein nous mène à conclure qu'il faut chercher l'origine de tels discours dans les traumatismes, les rancœurs ou les ressentiments inconscients des prétendus voyants.

En attribuant à la Vierge de tels messages, ils lui font du tort. L'image qu'ils en donnent est celle d'un être plein de rancœur et vindicatif qui n'a plus rien à voir

avec la femme « comblée de grâce » (Lc 1,28) et « bénie entre les femmes » (Lc 1,42), qui chantait : « Sa miséricorde s'étend d'âge en âge » (Lc 1,50).

Les catholiques doivent veiller à ce que l'image de Marie ne soit pas défigurée ; qu'elle reste le reflet de la joie, de l'espérance et de l'optimisme chrétien.

A. V.

(traduction: P. Emonet)



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

FACULTÉ AUTONOME DE
THÉOLOGIE PROTESTANTE

Inscrivez-vous en BACHELOR DE THEOLOGIE

**Une formation universitaire
entièrement à distance en 3 ans**

Objectifs

Au cœur des défis du monde contemporain, les études de théologie interrogent les discours sur Dieu de la tradition chrétienne et les mettent en rapport avec d'autres religions. Au programme du cursus : analyses historiques et textuelles, réflexions sur les défis éthiques et pratiques du religieux, philosophie, psychologie et sociologie de la religion. Dans cette recherche de sens, la théologie universitaire est soucieuse des valeurs essentielles que sont l'esprit critique, la clarté et la liberté intellectuelle.

Méthodes

L'enseignement à distance est dispensé par le biais d'une plate-forme d'apprentissage et de collaboration sur Internet permettant aux enseignants de transmettre leurs cours et d'interagir très régulièrement avec les étudiants (documents multimédias, forum, chat, etc).

<http://www.unige.ch/theologie/distance/>
Tél. +41 (0)22 379 76 24
distance@theologie.unige.ch
(inscription jusqu'au 1^{er} juin 2006)

Tibhirine, dix ans déjà...

... Thierry Schelling s.j.

Le 21 mai 1996, sept moines trappistes du monastère de Notre-Dame de l'Atlas à Tibhirine étaient assassinés par le GIA (Groupe islamique armé). Il y a dix ans déjà, ces sept moines bien inoffensifs, qui ourdaient d'étroits liens avec des maîtres soufis du sud algérien et leur partageaient ce qu'ils avaient de plus cher - leur expérience du Dieu d'amour - ont été sauvagement égorgés. Martyrs des temps modernes en terre d'Afrique. Tués au nom d'Allah ? Au nom de la religion ? Au nom du désespoir socio-économique d'un pays ?...

C'est en 1937 que quelques trappistes décident de s'installer au sud d'Alger, dans les contreforts montagneux qui barrent le pays en deux parties, le littoral et le Sahara. Leurs ultimes constitutions viennent à peine d'être approuvées par Rome (1925), et c'est l'abbaye Notre-Dame d'Aiguebelle, dans la Drôme, qui engendre des fondations monastiques au Maghreb, d'abord à Staoueli, puis à Tibhirine dans l'Atlas, près de Médéa, terre agraire propice à l'implantation de disciples de saint Benoît.

Lors des douloureux événements qui secouèrent l'Algérie des petites gens (1990-1996), les moines non seulement restèrent dans leur monastère, mais œuvrèrent à la collaboration avec les paysans locaux en créant avec des villageois une coopérative agricole, afin de partager ensemble le fruit du travail en commun des terres qui leur restaient malgré le conflit. C'est aussi les moines qui prêtèrent volontiers une salle pour la transformer en mosquée, un bâtiment qui manquait au village.

Leur vie va basculer dans la nuit du 26 au 27 mars 1996. Sept d'entre eux sont enlevés et séquestrés pendant près de deux mois, avant d'être retrouvés égorgés. Il s'agit de sept Français, Christian de Chergé, Luc Dochier, Christophe Lebreton, Michel Fleury, Bruno Lemarchand, Célestin Ringear et Paul Favre-Miville. Le plus jeune avait quarante-cinq ans, et l'aîné, quatre-vingt-deux.

Christian de Chergé était leur prieur et un connaisseur de l'Islam et de ses courants mystiques. Luc Dochier était un cordon-bleu apprécié dans la communauté ; surnommé « le toubib », il soignait quiconque venait à lui. Christophe Lebreton, lui, était poète. Il a aussi laissé un journal où, flamboyantes, les phrases dessinent des sillons de vérité dans le reg algérien - une seule, glanée au hasard : « Ce que l'on peut offrir de meilleur à l'autre, c'est sa liberté. » Puis il y avait Michel Fleury, cuisinier lui aussi, et pétri de discrétion. Bruno Lemarchand faisait partie de la communauté installée au Maroc et venu pour voter le mandat de renouvellement du prieur ; il s'est trouvé embarqué avec les autres sur cette route de non-retour. Célestin Ringear était le chantre de la communauté, amoureux de musique et organiste. Et enfin Paul Favre-Miville, qui était l'adroit irrigateur du potager de la communauté.

En venant en Algérie, ils étaient conscients d'entrer dans un jardin (le sens du mot *tibhirine* en tamazigh ou berbère) où l'ivraie et la bonne herbe germaient ensemble... Et ils n'ont pas souhaité moissonner d'abord en séparant le bon du mauvais grain. Mieux que de simples laboureurs venus semer leurs graines, ils s'y sont littéralement plantés eux-mêmes pour y germer, c'est-à-dire y mourir pour produire la vie, et, de

leur sang et de leur espérance, abreuver cette terre et ces gens qui étaient devenus leurs voisins et leurs amis.

Ils étaient également un pont vivifiant entre le mysticisme soufi et la spiritualité bénédictine. En effet, en mars 2004, le groupe de rencontre islamo-chrétien fondé par Christian de Chergé, du nom de *Ribât al-salâm* (« le lien de la paix »), fêtait déjà ses vingt-cinq ans.

Commencé en 1979 au monastère même, il regroupe des croyants désireux d'intégrer dans leur vie spirituelle et leur foi en Jésus-Christ tout ce qui peut être appris à partir de l'expérience spirituelle de leurs amis musulmans. Une vraie solidarité mystique islamo-chrétienne se forme alors, vécue dans une croissante communion de prière interreligieuse. Lancé par le prieur trappiste et six autres chrétiens - dont des Pères blancs, véritables enfants du pays ! -, il se développe dans les quatre diocèses algériens (Alger, Oran, Constantine et Laghouat), pour compter aujourd'hui une trentaine d'intéressés des deux religions.

L'échange des cœurs

On a parlé du *Testament spirituel* rédigé par Christian de Chergé pour sa famille et conclu quelques temps avant sa mort. Il était intitulé : *Quand un à-Dieu s'envisage*, dévoilant le réalisme de leur situation précaire de moines étrangers dans un pays en pleine guerre civile. Ses premières lignes mettent en perspective non seulement la vocation personnelle de Christian, mais celle de toutes celles et ceux qui ont décidé et décident encore d'aller en Algérie : « S'il m'arrivait un jour - et ça pourrait être aujourd'hui - d'être victime du terrorisme qui semble vouloir englober maintenant tous les étrangers vivant en Algérie, j'aimerais

que ma communauté, mon Eglise, ma famille, se souviennent que ma vie était donnée à Dieu et à ce pays. » Dans un langage simple, cette sérénité sourd de cette intimité spirituelle avec la Source de paix qu'est Allah, Dieu, rencontré et communié dans l'échange des cœurs et des âmes entre « gens du Livre », selon l'expression du Coran pour désigner notamment les chrétiens.

Christian et les autres sont tombés dans le sable rocailleux de l'antique *Mauretania Caesariensis* - cette province romaine qui exportait de la pourpre, teinture sanguine en prémisse au martyre de ses concitoyens de l'ère moderne. Ils sont restés par fidélité à leur vocation d'orants pour le monde, pour l'espérance d'un peuple qui confiait à l'abbé général des trappistes en visite aux habitants de Tibhirine, en 1998, que leur situation, bien que dangereuse, était vécue sans espoir en l'absence des moines, mais que si de nouvelles recrues retournaient au monastère, alors ils sauraient supporter les difficultés avec l'espérance d'un monde meilleur. « Si le sel perd son goût, avec quoi va-t-on le saler ? (...) la graine qui tombe en terre, si elle ne meurt pas, ne peut produire du fruit », du goût, une saveur, celle de l'espérance d'un meilleur, à l'image du Royaume, déjà là et en devenir...

Th. Sch.

Pauvreté : deux visions chrétiennes

Alberto Hurtado et Clotario Blest

● ● ● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Quelle position l'Eglise doit-elle afficher face à la pauvreté ? Doit-elle affirmer son « option préférentielle pour les pauvres » ou se montrer comme « une Eglise des pauvres » ? Cette tension a été représentée dans le Chili du XX^e siècle à travers la vie de deux chrétiens engagés, Alberto Hurtado et Clotario Blest.

Depuis le 23 octobre 2005, le jésuite chilien Alberto Hurtado¹ est officiellement l'un des saints de l'Eglise catholique. Bien des gens qui connaissent Padre Hurtado sont encore en vie aujourd'hui. Lui mourut en 1952, à l'âge de 51 ans.

Padre Hurtado était le disciple de Fernando Vives, un autre jésuite tout aussi charismatique qui dévoua sa vie entière à proclamer et à mettre en œuvre l'enseignement social de l'Eglise au Chili. Ce ne fut pas facile : Padre Vives connut plusieurs fois l'exil. Alberto Hurtado fut aussi fortement influencé par le Renouveau catholique français. Ayant fait ses études à Louvain, il était en contact avec Jacques Maritain et le cercle néothomiste qui proposait un « humanisme intégral » grâce auquel l'idéal chrétien animerait toute relation économique et sociale.

Lorsqu'il revint au Chili après ses études, Padre Hurtado ne perdit pas un instant : il fallait mettre ces théories en pratique. En 1944, il conçut le Hogar de Cristo, un centre hospitalier qui hébergeait les plus pauvres parmi les pauvres et qui devint le *chez nous* des sans-logis ; 1949 vit la publication de son livre *Humanisme social*, où Alberto Hurtado résuma ses idées et ses réflexions sur la doctrine sociale de l'Eglise ; en 1948, il fonda un mouvement syndical dont il

prit la tête, l'Acción Sindical Chilena, qui avait pour but de former des militants chrétiens à l'intérieur du mouvement unioniste pour contrebalancer l'influence des socialistes et des communistes ; en 1952, il créa la revue *Mensaje*, qui reste aujourd'hui encore un organe important de la pensée sociale chrétienne au Chili. Bien avant sa mort, Padre Hurtado était déjà une « image de marque » de l'Eglise catholique. Il avait consacré sa vie aux plus pauvres, sans la moindre réserve ; il était le plus persuasif des champions des opprimés, le plus implacable des dénonciateurs de toute hypocrisie et injustice. Le fait qu'il fut très attirant physiquement et qu'il mourut jeune ajouta une dimension de plus à sa popularité. Etant donné ses efforts pour créer un unionisme chrétien, on l'a proposé comme saint patron des syndicats chiliens.

Effets pervers

Pourtant, tout ceci n'est pas sans controverses car il existait déjà une confédération de syndicats, la Central Única de Trabajadores (CUT), qui avait été fon-

1 • Voir **Charles Delhez**, « Alberto Hurtado, saint apôtre chilien », in *choisir* n° 552, décembre 2005, pp. 26-27.

dée et était dirigée par un autre chrétien remarquable, un ancien séminariste, disciple lui aussi de Padre Vives, Clotario Blest.² Par sa tentative de former un mouvement syndical « idéologue » parallèle, Padre Hurtado contrecarrait le rêve de Blest : unir tous les ouvriers dans une recherche commune de dignité, de justice et de décence.

Clotario Blest n'était pas très attirant physiquement et il vécut jusqu'à l'âge de 90 ans. Sa vie fut toute d'une pièce, vouée totalement au bien des ouvriers chiliens. Il voyait en eux le visage humble et vulnérable du Christ, l'artisan de Nazareth. Il ne voulut jamais adhérer à un parti politique car il s'opposait à toute division de la classe ouvrière. Il vécut très simplement, très pauvrement. Il n'avait qu'une seule ambition : devenir le porte-parole des opprimés, les rassembler pour que chacun accomplisse tout son potentiel dans la solidarité.

Le marxisme s'était infiltré au Chili au cœur du mouvement ouvrier et l'Eglise avait longtemps soutenu l'oligarchie au pouvoir. Blest prit les marxistes au mot. Il les mit en face de ce qu'il y avait de noble et d'altruiste dans leurs aspirations et les défia de vivre en accord avec ces principes. Il admirait beaucoup Luis Emilio Recabarren, fondateur du Parti communiste chilien, parce que Recabarren croyait fermement à la dignité des ouvriers et mettait en pratique une solidarité imbue de véritable amour fraternel. Au cours des nombreuses manifestations et grèves qu'il dirigea, Clotario Blest se trouva toujours en première ligne. Il fut emprisonné 25 fois...

Blest ne voulait pas qu'on identifie son travail avec l'Eglise, ni avec quelque idéologie que ce soit car cela eut été une cause de division et un motif d'exclusion. Bien qu'il critiquât souvent certains aspects de l'Eglise qui ne correspondaient pas à l'Evangile, il le faisait toujours avec respect. De même qu'il défiait les marxistes d'être fidèles à leurs principes les plus purs, de même défiait-il l'Eglise de pratiquer ce qu'elle professait - mais ceci avec grande simplicité et en toute humilité. Son attitude me fait penser à celle de Dorothy Day.

Dialectique

Alberto Hurtado et Clotario Blest, deux hommes d'une intégrité indiscutable et totalement voués au bien des plus pauvres, mais de méthodes et de points de vue tellement différents ! L'un d'eux est vénéré par l'Eglise, l'autre par le peuple chilien. L'un parlait la langue de l'Eglise, l'autre exprimait les espoirs des plus humbles.

Il devrait, bien sûr, en être autrement, mais soyons réalistes : comment éviter cette tension ? L'Eglise en pèlerinage, phénomène social dans une société multiculturelle, a ses rites et ses mystères, sa sensibilité et son langage accessibles seulement aux initiés. Signe d'un royaume qui n'est pas de ce monde, gardienne de vérités que nul n'eût jamais pu imaginer, elle est cependant aussi de ce monde, portant tant bien que mal le bagage culturel qu'elle a accumulé au cours des siècles. Elle a besoin de saints et de mystiques pour la reconforter de l'intérieur. Elle a nécessairement une hiérarchie, un clergé, une mentalité et une structure bien définies. Elle a pour mission d'annoncer la vérité du salut au monde. Bien qu'imparfaite en ses membres, elle est sainte en son

2 • Voir **Jerry Ryan**, « Un homme bon. Clotario Blest 1899-1990 », in *choisir* n° 549, septembre 2005, pp. 22-26.

société

essence. Et elle ne peut jamais oublier d'essayer de s'occuper des pauvres, de les enseigner, de les guérir. C'est là l'Eglise que Padre Hurtado représentait si bien.

Mais il existe une autre dimension de l'Eglise, une dimension que Dieu seul connaît. Il a promis le Royaume aux pauvres et aux miséricordieux, aux cœurs purs qui pleurent, qui ont faim et soif de justice ; de l'est à l'ouest, il les réunira. Dieu n'a pas promis son Royaume nécessairement à ceux qui disent « Seigneur, Seigneur », à ceux qui ont mangé et bu avec Jésus. Cela, Blest l'avait parfaitement compris.

Aux yeux de Padre Hurtado, la mission sociale de l'Eglise devait se baser sur la diffusion et la mise en pratique des encycliques papales, sur leur philosophie et leur théologie. Pour certains chrétiens bien formés appartenant à l'oligarchie et qui avaient besoin d'être secoués et orientés, c'était probablement une approche valable. Et ce fut là l'apostolat de Padre Hurtado.

*Clotario Blest,
vers 1940*



Malheureusement, il était impossible que la classe ouvrière chilienne s'intéressât à des abstractions de ce genre. De plus, il faut avouer que tout cela, malgré la bonne volonté qui l'inspirait, sentait le paternalisme. Du point de vue des ouvriers, ces hommes d'Eglise, provenant en grande majorité des classes supérieures, prétendaient savoir mieux qu'eux-mêmes ce qui était pour leur bien. En quoi ils ressemblaient au Parti communiste qui se prétendait l'avant-garde du prolétariat.

Nous faisons face ici à la dialectique qui oppose une Eglise affichant son « option préférentielle pour les pauvres » et une « Eglise des pauvres ». La relation entre celui qui donne l'aumône et le mendiant qui la reçoit n'est pas la même que celle qui s'établit entre deux mendiants partageant la même aumône.

Clotario Blest était un mendiant parmi les mendiants. Il ne se maria jamais. Dans un pays de buveurs de vin, il n'avalait que de l'eau. Il prêchait l'Evangile par sa vie, qui n'était qu'un seul acte d'amour fraternel, dans un état de grande vulnérabilité, de grande pauvreté. Il se fiait totalement aux intuitions des pauvres : il les écoutait, pour tenter ensuite de les orienter vers un résultat.

A la fin de sa vie, après le coup d'Etat de Pinochet, lorsque tout espoir séculier se fut évanoui, Blest se mit à parler plus explicitement de ce qui était la source de son espoir et de son optimisme : Jésus, l'ouvrier de Nazareth, avait triomphé des forces du mal, une fois pour toutes. Avec Lui, tout était possible.

Incompréhension de l'Eglise

Du temps de Padre Hurtado et de Clotario Blest, le Chili traversait une période difficile et complexe. Deux mondes et deux cultures infiniment distants y co-existaient : d'un côté, l'oligarchie contrôlait l'économie, dominait la vie politique, prenait toutes les décisions ; de l'autre, il y avait le peuple, ouvriers et paysans, dont la participation était minime et manipulée.

La grande majorité des membres du clergé provenait de l'oligarchie ; ils pensaient et réagissaient d'après les catégories dont ils s'étaient imprégnés dans cette atmosphère. Même lorsqu'ils étaient « théoriquement révolutionnaires » - et Padre Hurtado l'était certainement -, c'était à leur façon, d'après ces critères qu'ils tenaient pour « l'ordre naturel » des choses.

Quand Clotario Blest et les marxistes osaient mettre en question cet « ordre naturel » et demandaient qu'il soit renversé, cela scandalisait même les plus libéraux parmi les membres du clergé. Etant donné que ni l'intégrité personnelle ni la vie évangélique de Clotario Blest ne pouvaient être remises en question, on l'accusa d'être un naïf, d'être dupé par le Parti communiste, et donc d'être dangereux (c'était aussi l'opinion du mouvement que Padre Hurtado avait fondé et dirigeait).

Et pourtant, Blest s'opposait aussi publiquement que possible à tout sectarisme politique ou idéologique. En réalité, il ne s'intéressait nullement au matérialisme dialectique et il aimait encore moins Karl Marx (« un bourgeois du berceau à la tombe ») mais il partageait un intérêt commun avec les marxistes : le désir d'une société sans classe, la volonté d'éli-

miner toute source d'oppression, l'espoir d'une existence décente qui ait un sens pour chacun.

Interviewé un jour par le directeur de Radio Moscou, il souligna très simplement, mais avec grande profondeur, ce qui les séparait : « Vous autres, vous ne parlez jamais d'amour fraternel. Et pour moi, tout est là. » Ce qui décrit très exactement le témoignage de toute sa vie.

Leur héritage

Clotario Blest, Alberto Hurtado, deux personnalités profondément chrétiennes qui ont marqué pour le mieux la société et l'Eglise chiliennes du XX^e siècle : qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Le pays a tellement changé ! Au point que la question est un peu troublante.

La grande transformation du Chili a été provoquée en 1973 par le coup d'Etat du général Pinochet, qui imposa le système néo-libéral, et par le phénomène mondial de la globalisation. Le système néo-libéral a été présenté comme un cadre économique centré sur la rentabilité, destiné donc à produire de l'argent. Son succès relatif a voilé à de nombreux Chiliens le fait que tant la manière dont il a été imposé que la préoccupation de sa durabilité ont cassé les limites proprement économiques de ce cadre : le néo-libéralisme fut infligé simultanément comme cadre social, entraînant de sur un bouleversement culturel. Les gouvernements démocratiques qui ont succédé à la dictature de Pinochet n'ont pas voulu toucher d'emblée au cadre économique, ni au cadre social et culturel d'ailleurs... Il en résulte un « débillement » prononcé des syndicats. L'héritage au Chili de Blest et Hurtado ne consiste donc pas en des transformations sociales, auxquelles ils se sont

pourtant consacrés et fatigués ; mais en quelque chose de plus profond dans la « conscience chilienne » : le pauvre et le marginal existent, certes, mais ils ont une dignité qu'on ne peut longtemps méconnaître. Je crois que ce message n'est pas mort, ni même oublié, et qu'il peut provoquer demain des « réveils ». La figure de Clotario Blest subsiste d'ailleurs dans la classe ouvrière comme le rappel de cette dignité perdue et, au mieux, comme un appel à lutter pour la récupérer un peu, quand les temps seront meilleurs.

Quant à l'Eglise, à mesure qu'augmente la distance qui sépare l'aujourd'hui du temps du cardinal Silva³ et du concile Vatican II, force est de constater que les facteurs conservateurs et traditionnels reprennent haleine et influence. Le Père Hurtado peut cependant voir que les jésuites existent toujours et qu'une université porte même son nom, que sa revue *Mensaje* garde sa vitalité et que son Hogar de Cristo a réussi à ne pas se laisser classer comme une œuvre purement caritative.

Puissance et humilité

Reste cette problématique fondamentale pour l'Eglise : comment doit-elle se situer face à la pauvreté. Ce n'est pas un problème simple et il me semble qu'il est au cœur du malaise de l'Eglise contemporaine. Les grandes traditions de l'Eglise sont le fruit de siècles de sainteté, de souffrance, de réflexion théologique et de contemplation du Beau. Elles offrent une ancre d'espoir et un guide sûr à un monde qui semble avoir perdu ses balises. Mais cette richesse est souvent compromise par sa splendeur même. Elle s'est montrée source de sainteté et de puissance - mais souvent d'une puissance trop semblable à

celle de ce monde - et cela tend à la pousser vers un certain complexe de supériorité qui n'est pas vraiment dans la ligne des Evangiles.

Quelqu'un comme Clotario Blest sert de contrepoids à cette tendance. Si l'Eglise veut évangéliser les pauvres, elle doit elle-même se laisser évangéliser par les pauvres, car Jésus s'est identifié avec les affamés, avec les malades, avec ceux qui sont nus, ceux que l'on prive de liberté et de dignité.

J'ai toujours été frappé par l'histoire de la femme syro-phénicienne, dont la foi si humble aida Jésus à comprendre que sa mission devait s'étendre au-delà des brebis perdues d'Israël (Mc 7,24-30). Si nous lisons cette péripécie littéralement, cette femme se traînant dans la boue, prête à n'importe quelle humiliation pour plaider la guérison de sa fille, « convertit » Jésus et lui ouvrit de nouveaux horizons. Le serviteur ne doit pas chercher à être plus grand que son Maître.

Cette dialectique est sans doute nécessaire. Elle reflète peut-être différents aspects de l'Eglise en pèlerinage. Il serait bon d'y réfléchir, afin d'apprécier ce qu'il y a de positif à découvrir dans chacun de ses termes.

J. R.

3 • Raúl Silva Henríquez, salésien, fut archevêque de Santiago du Chili (1961-1983) et initiateur du Vicariat de la solidarité pour la défense des droits humains pendant la dictature de Pinochet.

Droits de l'homme

De la Commission au Conseil

... **Eric Sottas**, Genève

Directeur de l'Organisation mondiale contre la torture (OMCT)

Dès le départ, la Commission des droits de l'homme de l'ONU a reçu un mandat politique devant être entériné et mis en œuvre par des politiques : doter la communauté internationale d'un ensemble d'instruments dans le domaine des droits de l'homme, pour clarifier et codifier ce qui relevait du droit coutumier.

La Charte internationale des droits de l'homme représente un effort sans précédent de clarification des obligations des Etats en termes de droits de l'homme, qu'il s'agisse des droits économiques, sociaux et culturels ou des droits civils et politiques. C'est ainsi qu'entre 1946 et 1966, malgré la guerre froide et les importants changements découlant de la décolonisation, un corpus cohérent et universel a vu le jour, réglant les devoirs des Etats en matière de droits de l'homme.

Cette réglementation impose des obligations à une partie, l'Etat, et proclame et protège en même temps les droits d'une autre partie, les individus et les peuples. Les droits de l'homme remettent en cause la souveraineté absolue de l'Etat tant par l'établissement de normes de *jus cogens* que par le contrôle de l'application des conventions internationales. Même si ces instruments ne s'appliquent qu'aux Etats les ayant acceptés par le biais d'une ratification, les

règles fondamentales qu'ils contiennent ont tendance à être interprétées comme la codification du droit international coutumier.

Respect des normes

Avec l'adoption des grands instruments, la Commission s'est trouvée confrontée à une contradiction de moins en moins acceptable : la mise en œuvre des principes qu'elle codifiait ne pouvait être laissée à la seule autorité des Etats.

Très vite il est apparu qu'il ne pouvait être question de se borner à traiter l'aspect normatif et la mise en place d'un système cohérent de règles internationales (déclarations, principes, traités et conventions). La communauté internationale devait également prendre des mesures pour s'assurer du respect de ces obligations par tous les Etats de la planète.

Mais le système de surveillance des comités instaurés par les traités internationaux présentait une faille incontestable : ces organes n'étaient compétents que pour les situations prévalant dans les Etats parties à ces instruments. Dès lors, les Etats les moins enclins à respecter les droits de l'homme étaient aussi ceux sur lesquels il était le plus difficile de faire pression. La Commission, confrontée à des crimes particulièrement graves (l'apartheid en Afrique du Sud,

politique

Une étape importante de la lutte pour la promotion et la protection des droits de l'homme s'est achevée avec la 62^e et dernière session de la Commission des droits de l'homme de l'ONU. Le débat qui a entouré les différents projets en vue d'instaurer un Conseil s'est articulé autour de la perte de crédibilité et d'efficacité de la Commission. Certaines des réformes envisagées risquent toutefois de ne pas atteindre leur but, voire pourraient remettre en cause des avancées considérables effectuées par la Commission.

l'occupation de certains territoires par des Etats membres, les violations des droits de l'homme organisées systématiquement par des dictatures) devait décider d'agir également comme instance de contrôle et de surveillance.

Progressivement, elle en est ainsi venue à assumer deux rôles qui, par certains aspects, sont contradictoires. D'une part, achever le travail normatif qui suppose l'adhésion d'un maximum d'Etats, et donc la négociation avec les plus réticents, et, d'autre part, un rôle de « contrôle » qui, au contraire, suppose une vision dégagée d'arrière-pensées politiques.

La Sous-Commission

Des raisons géostratégiques, de solidarité régionale, voire d'échanges économiques se révélèrent des éléments importants dans la manière dont les membres de la Commission traitaient les différents cas. Des mécanismes furent imaginés pour pallier le problème. La Sous-Commission des droits de l'homme, composée d'experts indépendants, devint ainsi rapidement une instance traitant de l'ensemble des violations, où qu'elles se produisent, notamment dans les pays sensibles. Elle fut le point d'aboutissement de la procédure 1503, procédure qui permettait à des membres de la société civile d'attirer l'attention de la communauté internationale sur des pratiques de violations massives et systématiques dans un pays donné. Après évaluation, la Sous-Commission devait soumettre le cas à la Commission pour un examen plus approfondi et en vue d'interventions à décider par l'Assemblée générale.

Même si au départ la Sous-Commission n'a pas été conçue comme la conscience « indépendante » de la Commission, elle est rapidement devenue un

lieu fondamental du débat sur les violations les plus graves. Les ambassadeurs à la Commission, même s'ils recevaient des instructions de leur capitale, ne pouvaient ignorer les conclusions de la Sous-Commission, ce qui ne manqua pas de susciter des tensions.

La plus vive culmina avec les événements de la place Tiananmen. La Sous-Commission adopta une résolution mettant en cause les autorités chinoises, un des membres permanents du Conseil de sécurité. La Commission décida de ne pas donner suite à cette initiative et le contre-pouvoir que représentaient les experts indépendants de la Sous-Commission fut remis en question. Les experts n'eurent plus le droit d'adopter des résolutions concernant des Etats, ce qui empêcha de mettre à l'ordre du jour de la Commission des situations que les politiques ne voulaient pas aborder. Après la réforme de la Sous-Commission, les seules possibilités de mise à l'examen à partir de sources indépendantes reposèrent sur les mécanismes dits « spéciaux » établis par la Commission. Les groupes de travail (notamment sur la disparition forcée et la détention arbitraire), les rapporteurs spéciaux (sur la torture et les exécutions sommaires par exemple) continuèrent à fournir à la Commission des informations de qualité. Le traitement réservé aux rapports de ces mécanismes allait hélas ! se dégrader.

En effet, une évolution se dessina parallèlement au sein de la Commission même. Le nombre de sièges ayant augmenté, les gouvernements en délicatesse avec les droits de l'homme demandèrent à l'intégrer. Compte tenu du système de scrutin, ils parvinrent, par le jeu des groupes régionaux, à se faire élire comme membres de la Commission, voire à accéder à sa présidence. La fin de la guerre froide, paradoxale-

ment, a accéléré ce processus. Alors qu'auparavant trois groupes de pays s'affrontaient - les pays socialistes, les démocraties libérales et les pays non alignés - et qu'aucun ne pouvait s'assurer l'hégémonie sur la Commission, la re-composition des groupes à la fin des années '90 se fit sur une base géographique et une alliance s'établit entre les pays du Sud et certains autres pays. Le *like-minded group*, grâce à la majorité automatique dont il bénéficiait sur la plupart des dossiers concernant des Etats appartenant à cette coalition, imposa une sélectivité dans les cas examinés, qui fit perdre toute crédibilité aux résolutions de la Commission.

Discrédit et garde-fous

Les « motions de non-action » (destinées à ne pas aborder un sujet), la portion congrue réservée aux mécanismes indépendants et les marchandages sur les résolutions auxquelles se livrèrent les délégations ont certainement été à la source du discrédit qui, peu à peu, coûta à la Commission sa réputation.

Il convient toutefois de souligner que le débat politique et le fait que les Etats étaient représentés dans la Commission par des ambassadeurs, voire des ministres, ne seraient pas des problèmes en soi si le rôle de la Commission se limitait à rédiger et à soumettre à l'Assemblée générale des projets de traités ou de conventions. En effet, pour qu'un traité ou une convention atteigne ses buts, il doit être ratifié par un nombre d'Etats suffisant. C'est la raison pour laquelle une provision prévoit un nombre d'Etat minimum pour l'entrée en vigueur de toute convention.

En revanche, il est beaucoup plus discutable de soumettre à examen la pratique de tel ou tel Etat par des représentants de gouvernements dont les intérêts peuvent être de fermer les yeux sur certaines violations graves afin de ne pas affecter leurs relations diplomatiques ou leurs intérêts économiques. Il arrive également que les droits de l'homme soient utilisés pour marginaliser un adversaire : la rigueur dont font preuve certains Etats est parfois moins proportionnelle aux reproches adressés à un pays que dictée par la volonté d'en découdre avec un adversaire en l'isolant diplomatiquement.

Les dangers de l'angélisme

Le nouveau Conseil ne saurait donc être constitué uniquement d'Etats au-dessus de tout soupçon. Cette proposition a fait long feu. Il s'est révélé pratiquement et politiquement impossible de dégager des critères d'« honorabilité » permettant à un Etat d'être élu ou à un autre d'être considéré comme indigne de siéger au sein du Conseil.

A juste titre, de sévères critiques ont été adressées à des Etats comme les Etats-Unis qui demandaient de réduire considérablement le nombre des membres de la Commission en prétendant en réserver l'accès uniquement à ceux qui en étaient dignes, tout en revendiquant d'en faire eux-mêmes automatiquement partie. Cette autosatisfaction était d'autant plus choquante qu'elle intervenait après les révélations sur Guantanamo et Abou Ghraïb.

En revanche deux réformes, tendant à assurer un meilleur fonctionnement que celui de la Commission, verront vraisemblablement le jour. La première consiste à remplacer l'actuelle session de six semaines par plusieurs réunions permet-

tant un meilleur suivi de l'évolution de la situation dans les pays où des menaces de violations se font jour. La seconde a trait à un examen systématique de tous les pays de la planète à travers un mécanisme de *peer review*.

En ce qui concerne le premier point, il est incontestable que trois à quatre réunions par année, tenues en fonction de l'évolution de la situation, permettraient d'assurer un meilleur suivi des dossiers. On peut donc espérer que contrairement à ce qui se passait dans la Commission, les résolutions adoptées annuellement ne resteront pas lettre morte et qu'il ne faudra pas attendre douze mois pour constater qu'elles n'ont pas été mises en œuvre. Par ailleurs, pour les Etats qui acceptent de collaborer à une amélioration de la situation, la fréquence de ces rencontres facilitera un échange fructueux pour consolider les progrès enregistrés et mieux identifier les obstacles pouvant freiner la réalisation des objectifs fixés. Il ne faut toutefois pas se bercer d'illusions. La fréquence des sessions ne résoudra pas les problèmes posés s'il n'y a pas une volonté politique des autorités concernées de reconnaître les problèmes posés, d'admettre les critiques et de mettre en œuvre les améliorations demandées.

En ce qui concerne le système de *peer review*, le fait que tout Etat sera à tour de rôle soumis à un examen en profondeur est une mesure pouvant prévenir la sélectivité dont beaucoup se plaignent. Cette mesure toutefois ne garantit nullement un examen objectif des situations analysées. Il est indispensable que l'examen soit le plus transparent possible, c'est-à-dire que non seulement l'Etat concerné puisse présenter la situation prévalant dans le pays, mais que des ONG authentiquement indépendantes

soient entendues et que les conclusions des experts indépendants priment sur les considérations politiques.

Des défis pour le nouveau Conseil

Les enseignements de la Commission ne se limitent pas aux questions de structure. Au cours de ses années d'existence, elle a contribué à relativiser le concept de souveraineté de l'Etat en affirmant que les individus ont des droits qu'ils peuvent faire valoir directement au niveau international. Même si les mécanismes mis en place sont encore relativement modestes, la possibilité pour des personnes de saisir certains comités pour faire constater que l'Etat a failli à ses responsabilités et obtenir une condamnation formelle constitue une véritable révolution par rapport à la tradition juridique prévalant avant l'instauration des Nations Unies.

Par ailleurs, les droits de l'homme sont passés d'une approche éthique et philosophique à un véritable système de droit, y compris en ce qui concerne les droits économiques, sociaux et culturels. Même s'il est vrai que pour cette catégorie, la Commission a rencontré davantage de difficultés pour définir la *justiciabilité* de ces droits. La prééminence du droit international des droits de l'homme sur le droit positif des Etats concernés est aujourd'hui largement admise, et les définitions relatives aux violations les plus graves, comme l'atteinte à l'intégrité physique ou psychique, à la liberté individuelle et aux autres droits collectifs, sont clairement définies et s'imposent à tous. L'égalité homme-femme, les droits des minorités, de l'enfant sont reconnus de façon pratiquement universelle, même s'ils ne sont pas toujours respectés.

Ces acquis de la Commission, dont on aimerait croire qu'ils font définitivement partie du patrimoine de l'humanité, sont aujourd'hui plus menacés qu'il y a une vingtaine d'années.

Retours en arrière

Après les attentats du 11 septembre, il a fallu trois ans à l'Organisation mondiale contre la torture pour obtenir que la Commission intègre une référence à la prohibition de la torture comme norme de *jus cogens*. La coalition qui s'est constituée pour atteindre ce résultat n'a pas réussi à convaincre les rédacteurs de la résolution de rappeler que les traitements cruels, inhumains ou dégradants sont également prohibés et qu'il ne peut en aucun cas être dérogé à cette interdiction. Dans les années 1960 pourtant, les membres de la Commission n'avaient pas hésité à adopter l'article 4 du Pacte international relatif aux droits civils et politiques qui stipule clairement l'*indérogabilité* de la prohibition de la torture et des traitements cruels, inhumains ou dégradants, quelles que soient les menaces pesant sur la sécurité de l'Etat. En outre, la jurisprudence des tribunaux internationaux, et récemment sur l'ex-Yougoslavie, a systématiquement rappelé que l'interdiction de la torture est une norme de *jus cogens*.

Le fait que, vingt ans après, les délégations siégeant dans la Commission des droits de l'homme se montrent réticentes ou frileuses à rappeler ce qui est universellement admis depuis des décennies en dit long sur les risques de voir relativiser les normes les plus importantes et les plus contraignantes du droit international des droits de l'homme.

Deux défis se posent donc au Conseil. Tout d'abord, inventer les mécanismes indispensables à un examen objectif et

impartial de toute situation nationale, par des experts indépendants uniquement préoccupés du respect des normes découlant des traités et du droit coutumier international. Cela suppose non seulement le maintien des procédures spéciales mises en place par la Commission, mais également le renforcement de leur position et de leur autorité pour résister à toute pression politique. Le risque de voir le nouveau Conseil retomber dans les ornières de la sélectivité est loin d'être écarté par la réforme actuelle.

Par ailleurs, le Conseil devrait s'attacher à lutter contre l'érosion des normes fondamentales par un relativisme politique ou culturel et par des interprétations en contradiction avec la doctrine et la jurisprudence internationale. La manière dont certains Etats prétendent redéfinir de façon plus restrictive la torture et exclure la prohibition absolue des traitements cruels, inhumains ou dégradants n'est malheureusement pas un phénomène isolé.

Après avoir été méprisés et présentés comme des droits relevant davantage de la morale et de la politique, les droits de l'homme sont aujourd'hui reconnus mais leur portée est souvent contestée par ceux-là mêmes qui s'en étaient fait les promoteurs. Le Conseil devra veiller à protéger cet acquis et la meilleure manière de ne pas reculer, c'est d'avancer.

E. S.

Une version plus étoffée de cet article peut être lue sur www.choisir.ch.

L'arme du film

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Le Caïman, de Nanni Moretti

Que le cinéaste italien le plus doué programme dans son pays, à deux semaines des élections législatives, un film qui est une charge explicite contre Silvio Berlusconi, président du Conseil en place, est évidemment moins un événement cinématographique que proprement politique. Lorsque les lecteurs de *choisir* liront cette chronique, ils connaîtront les résultats de ces élections et pourront ensuite voir le film qui devrait être présenté au prochain Festival de Cannes.

Nanni Moretti a déjà réalisé des films de critique politique. Dans *Ecce bombo*, de 1978, il montrait la désintégration des groupes d'extrême gauche, dans *Palombella rossa*, en 1989, le désarroi du Parti communiste devant l'écroulement du bloc soviétique, et enfin avec *Aprile*, de 1998, il décrivait les interrogations des militants d'une gauche au pouvoir. C'était le temps d'une autocritique que Moretti avait su ponctuer de films de plus en plus personnels et même intimistes, s'y révélant un maître d'humour et de délicatesse depuis *Journal intime* en 1993. *La Chambre du fils* (2001) racontait sans mièvrerie comment la mort d'un adolescent bouleverse les relations au sein d'une famille éprouvée. Avec *Il Caïmano*, Moretti ne charge plus son propre camp politique. Il s'attaque de front au chef actuel de la droite italienne, Berlusconi, dont le style, les cumuls de fonctions publiques et privées et l'immense fortune en font la bête noire

de la classe « culturelle », de façon quasi obsessionnelle. Comment allait-il s'y prendre pour être offensif sans être odieux ?

Moretti a pris le parti de n'attaquer en rien la vie personnelle du dirigeant politique et d'insérer des scènes relevant de cette veine plus intimiste qui lui réussit si bien. Surtout, il a construit son œuvre comme un jeu de miroirs. Films dans le film, dédoublement des personnages, insertion de documents forment un puzzle un peu compliqué mais qui, sauf à la fin, grâce au mélange des genres, humanisent la charge politique.

Un film, des films

Moretti met au premier plan un producteur de cinéma d'âge moyen, à un tournant de sa vie. Non seulement Bruno vient d'essuyer un échec avec un film de série B, mais sa femme, qu'il aime profondément, veut se séparer de lui, même si c'est en douceur. Il est sollicité de faire un film sur un entrepreneur qui arrive, grâce à de l'argent mal blanchi et à des appuis peu recommandables, à posséder un empire industriel, des journaux et des chaînes de télévision, puis à devenir le chef d'un parti politique majoritaire...

En lisant le scénario, Bruno le visualise et nous représente quelques scènes du film à venir, avec un véritable sosie de Berlusconi (Elio De Capitani). Le personnage est entouré de majorettes habillées ou déshabillées de toutes les cou-

leurs, satire de ces piteuses émissions de variétés dont les chaînes italiennes raffolent. A un moment de ce film à venir, on voit tomber du ciel, à travers le plafond, une valise pleine de billets de banque, allusion à l'origine mystérieuse de la fortune du magnat.

Premier film dans le film, même s'il n'est que virtuel, disons rêvé, à l'exception de séquences télévisées plutôt surréalistes où l'on voit le président du Conseil italien aux prises avec le Parlement de Bruxelles. Bien faite, cette insertion ne produit pas l'effet gênant qu'on avait relevé dans *Grounding*.

Il serait plus simple pour Bruno de tourner l'histoire des voyages de Christophe Colomb, en couleurs et en costumes, comme on le lui propose. Mais, sans doute par amour de son métier dont il découvre la force et l'influence potentielle sur la société, il choisit de réaliser le film sur ce personnage très puissant, qui ne manque pas de moyens pour entraver cette entreprise.

De fait, devant trouver des soutiens financiers et aussi un acteur pour tenir le rôle principal, Bruno verra se dérober ses interlocuteurs les uns après les autres. Par un choix plein de sous-entendus, Moretti fait intervenir le grand comédien et cinéaste Michele Placido, figure emblématique du cinéma italien engagé, l'auteur d'*Un héros ordinaire* (1995), film sur la Mafia, et surtout, tout récemment, de *Romanzo criminale* qui décrit la bande dite de la Magliana, compromise dans tous les scandales des années 1970. Mais Placido préférera incarner Christophe Colomb...

En arrière-fond, Moretti retrace la douloureuse séparation de Bruno et de Paola. Il y a quelques scènes déchirantes lorsque le père n'arrive pas à dire à ses deux garçons qu'il va quitter la maison, ou lorsqu'il est pris d'une crise de jalousie en voyant sa femme avec un

autre homme, ou encore, après le divorce, lorsque les voitures des deux anciens époux, suivant deux files parallèles, n'arrivent pas à se séparer. On pourrait croire qu'il ne s'agit pas d'un film sur Berlusconi.

Mais il y a comme un troisième film, en finale. Nanni Moretti a lui-même accepté de jouer le rôle du *Cavaliere* qu'on voit condamné à sept ans de prison pour corruption. Le politicien suscite alors une insurrection contre les magistrats, qui éclate dans les dernières images du film. Cette scène a déclenché l'indignation de la droite italienne et les réserves de la gauche qui craint de subir les contrecoups électoraux de ce que le public pourra estimer être une outrance, avec le même effet pervers qui a accompagné le réquisitoire de Michael Moore (*Fahrenheit 9/13*) contre George Bush et a donné des voix au président sortant.

C'est peut-être accorder trop d'importance à l'impact populaire d'une œuvre complexe et subtile sous ses dehors de provocation.

G.-Th. B.

« Le caïman »



Molière ?

Les jeunes adorent

● ● ● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

L'Avare, de Molière

Théâtre des Osses.
A Thonon,
Espace Maurice
Novarina,
les 29 et 30 mai,
et à Mézières (VD),
Théâtre du Jorat,
du 31 mai au 4 juin.

Une comédie de Molière et une vie tragique, celle du peintre Van Gogh, portée sur scène : deux visages de la création artistique, universelle et singulière.

L'Avare du Théâtre des Osses (Givisiez-Fribourg) en tournée, c'est le triomphe de Roger Jendly, naïf et roué, en Harpagon enchaîné à sa passion destructrice, l'argent. L'argent ? Pièces d'or ou pistoles, qu'il obtient par l'usure, la frugalité imposée. Harpagon est un bourgeois qui a fait fortune, emblème de cette classe montante, acquérant de plus en plus de pouvoir dans la France du XVII^e siècle, enrichie avec le commerce, le prêt à intérêt, l'épargne dont le « privilège » vient du seul travail et non de la naissance. « Vous donnez furieusement dans le marquis », lance, ironique, Harpagon à son fils, enrubanné, à la mode. Son avarice malade pourrit tout rapport avec ses proches. Harpagon n'est pas juste un radin, mais un être rendu malade par une manie qui le mène de bout en bout : la possession de son « trésor », sa fameuse cassette.

Illustration de sa folie, il hante la nuit les couloirs de son hôtel particulier (décor de hautes boiseries noires et de portes) pour contempler en secret sa cassette, l'ouvrir fiévreusement et se griser de pièces d'or, comme un amoureux emporté. Le grand comédien montre une fois de plus son instinct de jeu, sans failles.

Autour de lui, on ment, on compose et on le déteste. Surtout ses enfants Cléante et Elise, l'un comme l'autre amoureux de jeunes gens de leur âge, tandis qu'il leur promet, contre leur gré, de vieux époux aux portefeuilles garnis. L'avare a même jeté son dévolu sur la Marianne courtisée par son fils ! Cette dernière, sans fortune, s'avèrera, dans un coup de théâtre convenu à cette époque, une riche héritière dont la vie a été bouleversée par un naufrage.

Le thème du mariage imposé par un patriarche, comme souvent chez Molière, provoque la révolte, fait naître des stratagèmes pour amener le tyran familial à céder. Et toujours avec la complicité des domestiques. Ici une joyeuse bande de gueux, bouffons à souhait. Tandis qu'Harpagon enveloppe sa cassette dans son manteau effrangé et tournoie sur la scène, un clavecin égrène ses notes aiguës dans des sonorités inattendues. Roger Jendly, un mouchet poivre et sel au menton, un « capet » jaune comme ses babouches, provoque les rires contagieux et l'enthousiasme des jeunes du Collège Claparède, ce soir-là au Théâtre du Grütli, à Genève, vibrant à chaque trait que Molière lance encore par-delà les siècles.

Parmi les comédiens vifs et bien dessinés, comme Valère ou Elise, Frosine, Véronique Mermoud, l'entremetteuse, grande femme en mauve toute d'hypocrisie, sorte de mante religieuse au vi-

sage chiffonné, campe un personnage fort. Les intermèdes musicaux sont composés par Caroline Charrière, belle musique contemporaine pour des instruments de l'époque de Molière et Lully (clavecin, violons, alto). Costumes fidèles au siècle. Gisèle Sallin, metteuse en scène, ne voit pas l'Avare « en complet-veston ». Une réussite.

L'auteur Metin Arditi, homme d'affaires et mécène, est aussi écrivain. Il a imaginé dans son récent livre (*Dernière lettre à Théo*, Actes Sud) la lettre, jamais retrouvée, que Vincent Van Gogh aurait écrite à son frère Théo avant de se tirer une balle de revolver, en juillet 1890. Texte poignant sur l'acte de création et sur la difficulté de vivre. On sait que le peintre, par ailleurs, a laissé une volumineuse correspondance avec son frère. C'est Roland Vouilloz qui incarne Vincent Van Gogh, au centre d'un dispositif scénique ingénieux, un carré blanc inclinable. Sur scène, un punching-ball éventré et un gros tas de terre sombre. Assis ou debout, Vouilloz-Vincent raconte Marguerite, sa femme, la dèche, la faim, le père dont il ne se sent pas admiré, le quotidien matériel. Où trouver des couleurs, de la toile ? « Je voudrais devenir jaune citron ou bleu cobalt. » Absinthe, bagarres, il se saoule « à s'éclater la tête après chaque autoportrait ». Il mange la peinture qui sort des tubes, se retrouve à l'Hôtel-Dieu.

Le carré blanc s'incline peu à peu, l'acteur continue de dire cette lettre imaginaire. Il se macule de terre, imprimant des traces sur le tableau de sa vie. A peintre maudit, comédien insurgé, qui fait corps avec la révolte et la misère de Vincent Van Gogh. Le peintre s'est coupé l'oreille lors d'une dispute avec Gauguin. Il se peint et déambule avec un bandeau autour de la tête. Dans sa

biographie, il est dit qu'atteint de délire paranoïaque, il sera interné. Il fera remettre un paquet avec son oreille à une amie, une prostituée, « en souvenir de moi ». Sur la scène, le carré se dresse et devient vertical, la terre glisse et s'égrène comme l'existence, le long du tableau ainsi debout. Perché au sommet de la toile, le comédien termine son récit. Il faut laisser découvrir le dénouement dramaturgique au spectateur...

Pâques est derrière nous, la vie tragique de Vincent Van Gogh est le récit d'une passion et d'un chemin de croix dont témoigne sa peinture.

V. B.

théâtre

Dernière Lettre à Théo, de Metin Arditi

création du Poche,
Genève. Du 26 avril au
14 mai au Théâtre de
Vidy-Lausanne.

*Roland Vouilloz, dans
« Dernière lettre
à Théo »*



Hans Holbein le Jeune

Un artiste complexe et marquant

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et d'archéologie

*Hans Holbein.
Les années à Bâle
1515-1532,
jusqu'au 2 juillet, au
Kunstmuseum, Bâle.*

La Suisse et l'Angleterre aiment à se partager les génies, comme il en fut de Hans Holbein qui quitta Bâle en 1532 pour s'installer définitivement à Londres où, devenu peintre du roi Henry VIII, il mourut en 1543. Alors que le Kunstmuseum de Bâle s'attache à évoquer la richesse de ses années suisses, la Tate Gallery retracera du 28 septembre au 7 janvier 2007 la période anglaise du peintre.

L'homme est mal connu. Nous connaissons un portrait de l'artiste par son père, un autoportrait exécuté avant sa mort, mais aucun écrit de sa main. Des quelques documents que nous possédons, se dégagent les traits d'un individu dépensier, buveur et amateur de femmes. Du beau sexe, il se montra sensible aux charmes de la courtisane qu'il dépeint sous les traits de *Vénus* et de *Laïs de Corinthe* (1526). Les rencontres, plus sûrement quelquefois que les talents et prédispositions, déterminent les existences et définissent les personnalités. Introduit par l'imprimeur Froben dans les cercles humanistes, Holbein se lie avec Erasme, dont il exécute plusieurs portraits. Pour cette raison, il est perçu comme un humaniste. On ne sait pourtant s'il éprouva des sympathies pour la Réforme. Erasme en parla du reste assez durement. Il n'était pas, à la dif-

férence de Dürer, un artiste intellectuel, ni peut-être d'ailleurs un intellectuel. Bien qu'il soit difficile de définir ses convictions religieuses, il semble qu'on puisse les rattacher aux cercles érasmiens par la conscience des abus de l'Eglise instituée et l'anticléricalisme que traduisent quelques gravures engagées comme les *Images de la Mort*. En revanche, si on peut rattacher une part de lui-même à l'humanisme, celui-ci se situe dans son œuvre et dans la dimension classique qui s'en dégage.

Un portraitiste recherché

Pour ce qui est de sa vie, on sait qu'Holbein est né à Augsbourg, vraisemblablement durant l'hiver 1497-1498. Il fut sans doute la personnalité la plus marquante de toute une dynastie de peintres et graveurs allemands. Formé par son père Hans Holbein l'Ancien, le plus grand artiste allemand du gothique tardif, il gagne Bâle vers 1515 avec son frère aîné Ambrosius, peintre de son état. Ses talents précoces lui valent son introduction dans les cercles humanistes. Avant d'exécuter les célèbres portraits d'Erasme, et alors qu'il n'a pas 20 ans, l'artiste illustre un exemplaire de l'*Encomium Morae*. Egalement en contact avec

la bourgeoisie commerçante, ainsi que l'atteste le portrait de Dorothée Kannengiesser (1516, Musée de Bâle), épouse du bourgmestre, il est très tôt favorisé par des commandes dont le nombre reflète la reconnaissance de ses talents qui dépasse rapidement les frontières.

Les années bâloises du peintre seront interrompues par un voyage en Angleterre, effectué en 1526 sur les conseils d'Erasmus qui le recommanda à Thomas More. Quand il part pour Londres, Holbein a déjà une longue et prestigieuse carrière derrière lui. Fuyant la Réforme, il s'exile deux ans à Londres où, comme à Bâle, sa réputation, particulièrement de portraitiste, s'étend. Il y obtient des commandes de commerçants allemands établis Outre-Manche. Mais la recommandation d'Erasmus lui vaut surtout la fréquentation des milieux humanistes anglais dont il réalise une véritable galerie de portraits : Sir Thomas More en 1527, Nicolas Kratzer, l'archevêque Warham, Thomas et John Godsalue.

Sa vocation de portraitiste se confirme à son retour à Bâle, même s'il se consacre dans le même temps à la décoration de façades. Cependant les commandes religieuses commencent à décliner à Bâle. C'est le décret du Conseil de la ville de 1529, interdisant toute peinture religieuse, qui décida vraisemblablement Holbein à s'installer définitivement en Angleterre en 1532.

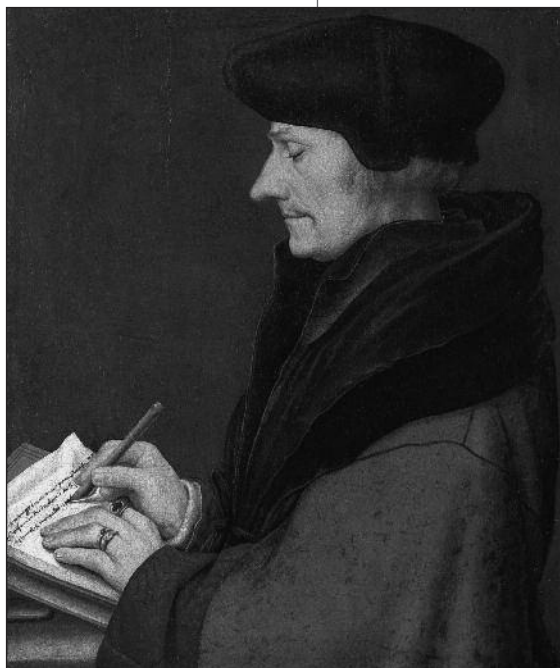
Au-delà des destinées imposées par l'histoire, l'ambition détermina sans doute ses choix. Ce trait marquant de sa personnalité l'avait déjà incité à quitter Bâle entre 1523 et 1526 pour vainement tenter d'entrer au service de François I^{er}. Et on ne saurait expliquer différemment que par sa personnalité, sa destinée de peintre courtisan auprès d'un roi versatile et cruel comme le fut Henry VIII.

Italianisme et tradition germanique

S'est-il rendu en Italie ? En dépit de la formation qu'il reçut auprès de son père ouvert aux innovations italiennes, la modernité de son approche très renaissante du *Christ mort* (1521-1522) tendrait à accréditer l'hypothèse d'un voyage ultramontain. Quant aux *Volets de l'orgue* de la cathédrale de Bâle, peints en grisaille en 1526, ils témoignent très clairement de l'influence de Léonard de Vinci.

Moins incertain que son voyage italien, son séjour en France pourrait aussi l'avoir mis en contact avec les peintures tardives du maître florentin, ce qui éclairerait du même coup les tendances italianisantes de ses œuvres. Par exemple, un type de décor architectural caractérisé par une exubérance ornementale dont les édifices de la plaine lombarde prodiguent de nombreux exemples.

« Portrait d'Erasmus de Rotterdam », 1523



Reste que l'artiste demeure l'héritier d'une tradition germanique, empreinte d'expressionnisme. Typiques de la première Renaissance, ses peintures insèrent les innovations ultramontaines dans des schémas issus du gothique tardif. Aussi les personnages de la *Madone de Soleure* (1522, Musée de Soleure), de conception germanique, sont-ils intégrés dans une composition renaissante. Si *Le Christ mort* de 1521 peut paraître relever de l'Italie, il se situe également dans la lignée des peintures de Grünewald.

Quant à Holbein portraitiste, il doit beaucoup à son père qui lui transmet son goût de l'observation. Son génie particulier se situe dans ce sens de l'observation qui va jusqu'au vérisme et qui joua dans sa réputation de portraitiste. Dans la *Famille de l'artiste* (1528, Kunstmuseum de Bâle), le réalisme se teinte d'une chaleur humaine qui témoigne de l'assimilation des exemples flamands et, plus largement, d'une inflexion proprement septentrionale. Les dessins préparatoires, comme les œuvres achevées montrent une technique sans faille, une acuité graphique et une objectivité du regard sans égales à l'époque.

Modernité et classicisme

Ce rendu des choses plus vraies que nature est d'une évidence saisissante dans *Le Christ mort*. Ce cadavre livide, d'une raideur de transi, est vu en coupe dans son cercueil. L'étude anatomique dans sa froideur glacée est troublante de vérité. La mort y est d'autant plus effrayante et humaine que le peintre n'élude aucun détail naturaliste.

Cette humanisation du sacré, qui était l'une des caractéristiques essentielles de la Renaissance, s'inscrit dans ce processus de laïcisation de l'art dans le Nord. Cette évolution apparaissait pour la pre-

mière fois au nord des Alpes en des termes aussi crus, en regard par exemple du retable d'Issenheim de Grünewald, de peu antérieur.

A la suite des maîtres allemands du XV^e siècle, si raides dans leur langue gothique à laquelle se rattache encore son père, Holbein accède à un génie plus souple. Il étire ses figures, en multiplie les courbes de la pose. Il fut le seul à accéder à l'influence de Léonard sans verser dans le pastiche. Plutôt que de lui emprunter le *sfumato*, il assimile ses compositions symétriques, équilibrées et pyramidantes. Son épouse et ses deux fils, dans le portrait familial de 1528, sont conçus comme une Trinité de sainte Anne léonardesque.

Quels qu'aient été ses liens avec le maître florentin, Holbein a toujours su intégrer les influences dans une synthèse originale. Ce chef-d'œuvre réalise une osmose entre le classicisme et une sensibilité hors du temps. En raison peut-être de son caractère intime, le peintre y livre sa prédilection en faveur d'un art plus synthétique, qui privilégie la disparition de l'accessoire dans une harmonie chromatique audacieusement restreinte. La dimension psychologique n'en est que plus poignante, face à ce regard désabusé d'une femme vieillie, auquel fait écho le regard suppliant et inquiet des enfants.

A trois ans de son installation définitive à Londres, qui consacrera sa séparation affective avec sa famille, ce mélange de cynisme et d'émotion consomme la césure qui survient dans la vie de l'artiste.

G. N.

La bouche d'ombre

... Gérard Joulé, *Epalinges*

lettres

Rauque, noir, anguleux, insupportable, incandescent, emphatique, théâtral, polémique, épileptique, apocalyptique. Les derniers portraits d'Antonin Artaud, comme ils ressemblent au Céline hagard, traqué, de la fin. Le visage est identiquement creusé, la voix cassée à force d'avoir hurlé, d'avoir lutté contre Dieu et contre le Démon.

Il appartient à la famille des grands imprécateurs, Bloy, Bernanos, Céline. Il les résume et les prolonge jusque dans le cabanon. Et pourquoi ne se serait-il pas fait folie ? Le Christ s'est bien fait péché. Il n'a plus de béquilles sur lesquelles se soutenir : la France de Bernanos et de Péguy, l'Eglise et les envoûtements de la beauté sensible pour Claudel. Il n'est plus que corps, nudité, plaie, os et âme. Si les prophètes viennent à manquer, avec quel feu salera-t-on la terre ? Son corps comme celui du Christ et de Pascal est un pur instrument de souffrance et non de plaisir. C'est le corps d'un homme cloué sur une croix.

Comme les sauvages et comme les primitifs, qui ne connaissent que l'extase et l'épouvante, Artaud a désappris à parler la langue discursive et logique des philosophes et des théologiens. Quand il n'y a plus rien qu'une bouillie sociopsychologique, un homme se transforme en chien pour voir dans l'écuelle ce qui lui reste d'os à ronger avec ce qui lui reste de dents.

Cette mastication vaticinante fut celle d'Artaud. L'os qu'il rongea fut le dogme catholique. C'est la parole du Christ contre

les pharisiens et les docteurs de la loi. C'est la parole souterraine de Dostoïevski contre l'esprit scientifique et rationaliste. C'est la langue de la folie scandaleuse de la Foi et de l'Amour qu'était venu prêcher saint Paul. Artaud accuse et traque l'immonde et l'Antéchrist qui sont au cœur de tout homme. Comme les prophètes, il ne nous laisse pas en paix, comme Pascal, il nous fait la guerre et nous empêche de dormir, lui, l'insomniaque. Et comment dormir puisqu'il faut veiller ? Veiller, mais pourquoi ? Parce qu'on ne sait ni le jour ni l'heure, tout simplement.

Raison et chair, ses ennemis

L'immonde a deux faces pour Artaud : la raison philosophique, qui élimine le mystère, et la sexualité. Elles sont pour lui les deux faces de l'Antéchrist, c'est-à-dire du monde. Il dira par exemple : « Tout ce qui existe est un être de proie et de ruse, qui cherche exclusivement la satisfaction de son désir et ne se soumet qu'à une force supérieure à la sienne. » Et encore ceci : « Dieu, tous ceux qui en doutent, le nient ou ne veulent pas de Lui, c'est qu'ils ont conservé le goût de cette épouvantable servitude corporelle qui est d'excréter au moins une fois par journée. Quant à la sexualité, ceux qui croient pouvoir s'en passer, c'est qu'ils sont tentés ou mauvais. Tentés, il y a la Grâce de Dieu. Mauvais, il y a les appels

Antonin Artaud,
Œuvres, Gallimard,
Paris 2004, 1792 p.

sur-répétés du ciel que le Mal n'a cessé d'entendre et contre lesquels il lutte depuis le début des temps. Sans la sexualité, dit le Mal, la race humaine ne pourrait plus croître. Cela veut dire que la race humaine a un jour préféré croître en passant par les égouts au lieu de franchir l'ineffable pont d'arches au-delà duquel l'Immaculé Infini invoque l'Eternel Vierge qui ne cesse de le contempler... Si l'Antéchrist n'était pas en ce moment agissant et vivant sur terre dans un homme ayant un état civil, les malheurs de ce monde ne seraient pas si grands. »

Pour imiter le Christ et entrer dans le Royaume, Artaud s'appliqua toute sa vie à sortir de son corps et de ce monde. Sa pensée a longtemps tourné autour d'un rétablissement d'un certain paganisme primitif qu'il oppose à Dieu et à son Eglise à qui il reproche d'avoir voulu que les hommes fussent malheureux afin de se payer le luxe de les sauver. Il écrit, par exemple, dans *Héliogabale ou l'anarchiste couronné* : « Ce qui

différencie les païens de nous, c'est qu'à l'origine de toutes leurs croyances, il y a un terrible effort pour ne pas penser en hommes [entendez en hommes abrutis, dénaturés par la raison philosophique et discursive, bref en "civilisés"] pour garder le contact avec la création tout entière, c'est-à-dire avec la divinité. » Mais dans ses textes de la fin, comme dans ses *Nouveaux écrits de Rodez* qui datent de 1946, il dit que « l'amour vient du cœur et qu'il remonte vers le cœur et qu'il n'a rien à voir avec l'abdomen qui en est la perte et la mort. Qui aime sexuellement se condamne à ne plus aimer un jour. Parce qu'il y a dans le principe du sexe un mystère et un secret, l'existence du sexe humain est l'essence d'une abomination sacrilège qui remonte aux origines de notre humanité. La chute de l'homme est une vieille histoire, certes, que les hommes n'ont pas comprise, parce qu'ils la considèrent comme mythique et qu'ils en ont fait de la mythologie, et c'est pourtant d'elle que l'amour souffre, et c'est de l'amour perdu que nous souffrons. Mais parmi les hommes aujourd'hui vivants, il n'y en a plus un seul qui sache en quoi la chute d'Adam a consisté. Or elle a consisté dans ce fait qu'en nous, tout ce qui était cœur et force aimante du cœur a été retourné magiquement, diaboliquement, vers l'attraction du sexe, de sorte que nous ne pouvons plus avoir dans le cœur un sentiment si beau, si grand soit-il, qui ne soit d'abord axé sur le sexe, et que cet instrument de laideur et d'inutilité physique ne réagisse organiquement devant nos plus sublimes sentiments moraux.

» Les hommes qui diront que ce n'est pas vrai, c'est qu'ils sont lubriques de nature ou inconscients par satanisme et lubricité. Je veux dire qu'ils se seront voulu occultement ne pas sentir en eux l'existence de cet organe quand ils pen-

Antonin Artaud, dans le film « Le juif errant » de Luitz Morat (1926)



sent, afin de croire n'avoir que du cœur alors que la libido sexuelle est ce qui a fait souffrir le plus les grands saints, parce qu'ils n'ont vécu que dans la négation de la vie sexuelle et que celle-ci s'est vengée sur eux parce qu'elle a été créée par les démons.

» Ce n'est pas ainsi que le corps de l'homme avait été fait à l'origine par Dieu. Il était pur mais il a été détruit et saccagé par le mal, et les démons en ont fait un autre afin d'insulter l'œuvre et la pensée de Dieu. »

Ne croirait-on pas entendre là un sermon de Bossuet sur l'Impureté ? Et comment ne pas penser à ces passages de l'Évangile où le Christ parle de ceux qui se sont fait eunuques pour entrer dans le Royaume, ajoutant que la grâce de comprendre cette parole n'a pas été donnée à tous.

Un hyper-catholicisme

Mais pour renoncer à la sexualité, encore faut-il savoir en quoi elle consiste et à quoi exactement on renonce. Si j'y renonce sans savoir de quoi il s'agit, qu'est-ce que cela signifie ? Si c'est tantôt oui, tantôt non, c'est un blasphème extraordinaire, c'est une preuve d'athéisme sexuel. Toujours est-il que nous n'avons pas affaire là à une simple question d'acte naturel comme l'avait déjà compris un Sade ou un Baudelaire. C'est comme la métaphysique, on ne peut faire un pas au-delà que si on l'a complètement intégrée. Ou le renoncement au monde d'une manière plus générale. Le jeune homme riche de l'Évangile est resté le jeune homme riche et triste. Il n'a pu renaître à la vie de l'esprit. Il n'a pu se défaire du fardeau de ses richesses, il n'a pu suivre le Christ.

Avec Artaud, nous avons non seulement une tentative pour sortir de la métaphysique et de la sexualité, mais aussi de

parler du dehors de l'une et de l'autre. Artaud fait partie intégrante de la décomposition massive de la métaphysique, qui donne ses résultats les plus bouleversants sur le versant catholique (voir Bataille) parce que le catholicisme est la chose la plus anciennement et la plus constitutivement structurée, c'est-à-dire dogmatique.

Tous ces refus que l'Eglise oppose au monde, et dont se choque ou fait mine de se choquer la raison naturelle et laïque, c'est à seule fin de maintenir la position catholique de sur-naturalité. On pourrait très bien dire que la métaphysique, c'est fini, que le catholicisme, c'est fini, ordonner les femmes - comme cela se fait dans le protestantisme - et retourner à la nature avec Jean-Jacques et se dissoudre dans le siècle et dans le monde.

Il faut savoir ce que l'on veut. Si l'on dit que Bataille et Artaud sont sortis du catholicisme, c'est pour mieux y entrer, c'est pour, du dehors, mieux parler des choses de l'intérieur. En réalité ils ont, devant la décomposition de l'être et devant sa « désubstantialisation », développé et pratiqué un hyper-catholicisme. Le catholicisme est une formidable école, et la seule, de transgression. Du moule universitaire clérical protestant, on glisse tout naturellement vers une conception pélagienne de la nature et on finit par se dissoudre dans le monde et dans ce qu'on appelle par paresse l'évolution. Et c'est là que des catholiques forcenés comme Bataille, Joyce ou Artaud surgissent et font barrière.

S'abstraire du corps

Rendons-lui la parole : « Nous avons oublié cette histoire et ce crime (le péché originel), mais c'est pourtant ce corps fait par les démons que nous habitons,

et Dieu même a laissé sa vie dans cette histoire et il a disparu des choses depuis avant le temps. Il est immortel, certes, et il reviendra mais il n'empêche que pendant un nombre incalculable de millénaires ce monde aura été dominé par les œuvres de Satan parce que Dieu Vierge aura été assassiné. Et que l'Amour qui vient du cœur et que Dieu avait placé dans son cœur a été descendu par le Mal et situé au niveau de cet organe de mort. Et ce n'est pas un hasard philosophique ou scientifique des choses qui a fait cela, c'est une opération factuelle de magie, une œuvre de la volonté ténébreuse de l'homme...

» Il n'y a plus à l'heure qu'il est de choix entre le cœur qui est charité et le corps. De sorte que pour rester dans le chemin de Dieu, celui qui aujourd'hui veut penser, sentir, aimer doit s'abstraire ce faisant de son corps. Et c'est une opération terrible que de vivre dans cet effort constant. Il y faut une énergie et une volonté de toutes les minutes, car le mal blotti à la source de l'être ne peut se décider à quitter les portes immaculées de notre cœur. Comme si le corps était parvenu à expulser le cœur. Et c'est ce que dans les livres des hommes on entend aujourd'hui par amour passionnel. De sorte qu'il n'y a plus aujourd'hui de bonne volonté qui ne soit tributaire de ce régime de honte.

» Voilà longtemps qu'en ce qui me concerne j'ai passé ce cap d'enfer et que j'ai compris l'insidieuse malice que le mal met à nous empêcher d'aimer en rejetant nos pensées passionnelles vers le gouffre de la sexualité. C'est ce que l'Eglise catholique entend par les embûches du Démon combattues par saint Michel archange. Cela tient à ce que dans ce monde, le vrai amour ne trouve plus d'écho parce que voilà trop de siècles que les cœurs des hommes vivent

sous la domination exclusive de Satan et qu'ils ont oublié la Joie parfaite et les satisfactions de l'Amour parfait. »

La vie éternelle

Est-ce Antonin Artaud qui parle ou est-ce le curé d'Ars ou Thérèse de Lisieux ? En fait, tous trois parlent d'un point où il n'y a plus de temps. Ils ne nous parlent que des fins dernières et de la vie éternelle. Tout ce qui n'est pas elle et que nous appelons art, civilisation, société, science, tout cela nous détourne d'elle et n'a pas d'existence. Toutes ces choses, il n'en est pas question dans l'Evangile car elles sont tout simplement du monde et tout simplement le monde. Il n'y a pas à faire sa paix avec le monde, il n'y a pas à l'évangéliser. Seules les âmes et leur salut sont en cause. Tout le reste est du bavardage, de la publicité, de la psychologie, des sciences humaines vidées de l'humain, du journalisme, de la glose universitaire lénifiante et émasculante.

Si nous ne sommes pas assez pécheurs pour devenir saints, assez vieux pour aimer la vertu, assez idiots pour devenir sages, assez orgueilleux pour devenir humbles, assez sages pour devenir fous, nous continuerons d'errer devant les portes de la vie qui nous demeureront toujours fermées, nous continuerons de vivre à la surface décevante des choses.

G. J.

Un créateur de mythologie

Après le succès mondial du *Seigneur des anneaux* de Tolkien au cinéma et celui, moins fracassant, du *Monde de Narnia* de C.S. Lewis, le livre d'Irène Fernandez tombe à point. S'y engager, c'est tenter l'aventure.

C.S. Lewis, ami de Tolkien, est aujourd'hui, quarante ans après sa mort, un classique. Il a déjà suscité une masse de travaux critiques qui vont du culte à l'hostilité. Irène Fernandez pense que son originalité nous échappe encore et que si l'on s'attache à beaucoup de détails ou à bien des aspects de sa pensée, on n'en voit pas toujours l'essentiel. Elle va donc s'appliquer à cerner le centre de la pensée de Lewis : utilisation de l'imagination pour explorer la réalité qui est, encore et toujours, le souci des poètes et la perplexité des théoriciens. Mais qui est ce C.S. Lewis dont on citera parmi ses nombreuses œuvres écrites en anglais et pour la plupart traduites en français, *Les chroniques de Narnia* ? Il dit de lui : « Je suis sûr que certains sont nés pour écrire, comme les arbres pour porter des feuilles » et encore : « L'envie d'écrire a la violence du désir ou du besoin de se gratter quand ça vous démange... et en ce qui me concerne, quand je l'éprouve, il faut que j'y cède. »

Lewis a beaucoup écrit, mais avant d'écrire il a été, confesse-t-il, un lecteur né. Né au milieu des livres. Il sera reconnaissant à son père du bienfait inestimable d'une enfance passée la

majeure partie du temps seul, dans une maison pleine de livres. Il a dix ans lorsque sa mère meurt (1908) et son père, assez distant, lui laisse une grande liberté. « Rien ne m'était interdit... Je prenais volume après volume sur les rayons. »

En 1917, il s'engage comme volontaire et fait l'expérience de la guerre pendant un an. Il étudie ensuite à Oxford, devient en 1925 professeur de langue et de littérature anglaise. A 15 ans, il se pense athée, à 30 ans, il se convertit au théisme puis, à 33 ans, au christianisme (anglicanisme).

Devenir chrétien, c'est un peu pour lui franchir une sorte de Rubicon. Devant le mythe, il voit deux solutions : ou bien l'accepter comme purement symbolique ou alors le considérer comme vrai. Lors d'une conversation avec Tolkien, celui-ci affirme que le « christianisme est aussi un mythe, mais un mythe inventé et réalisé au sens propre par Dieu et non plus par des poètes humains, avec tous les caractères du mythe, et qu'il faut l'aborder comme tel et non comme une doctrine abstraite ». Ce point de vue aide Lewis à franchir le Rubicon, à aborder le récit chrétien, à en comprendre le paradoxe central : l'Incarnation, comme mythe vrai, vraiment arrivé. Après Tolkien, Mircea Eliade et H.U. von Balthasar seront des flambeaux sur sa route. Chrétien, Lewis a de la peine à accepter l'idée d'Eglise. Il y adhère cependant

Irène Fernandez,
Mythe, raison ardente.
Imagination et réalité
selon C.S. Lewis,
Ad Solem, Genève
2005, 522 p.

avec sincérité mais en gardant toujours une certaine réticence vis-à-vis de ce qui est collectif. L'ecclésiologie restera un point faible de sa théologie si théologie il y a.

L'imagination, miroir du réel

Irène Fernandez, avec une immense culture et beaucoup de finesse, s'applique à étudier ce qu'il y a de double chez Lewis, à savoir : une imagination intense qui, dit-il, n'est ni maîtresse d'erreurs ni maîtresse de vérités non plus. Alors ? Cette imagination offrira le terrain idéal où se confronteront les admirateurs et les détracteurs de Lewis. Face à elle, ce dernier va défendre la raison qui, selon lui, nous est sur/naturelle, ainsi que le mythe qui ne se tait pas, qui n'est pas ineffable mais au contraire « fable », dans la mesure où il est raconté ; et la poésie

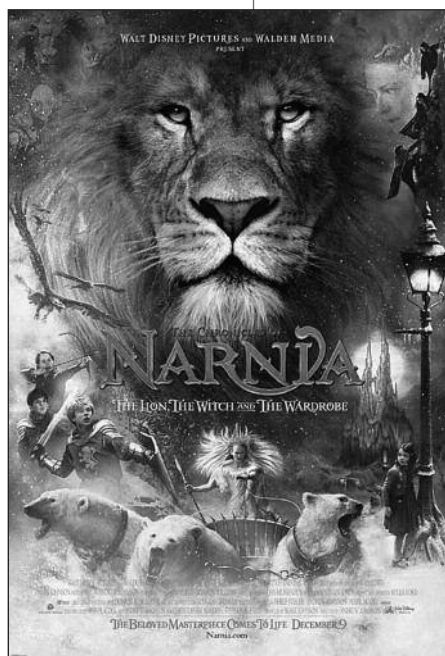
qui est son véhicule va permettre un « réenchantement » du monde car « son discours porte au langage des aspects, des qualités, des valeurs de la réalité qui n'ont pas d'accès au langage directement descriptif et qui ne peuvent être dits qu'à la faveur du jeu complexe de l'énonciation métaphorique et de la transgression réglée des significations usuelles de nos mots » (Ricoeur). La poésie, nous dit encore Lewis, consiste « à redonner vie aux abstractions, à lever la malédiction qui affecte les mots, ces symboles squelettiques et abstraits séparés de leur origine, à tâcher enfin de guérir la maladie du langage, la blessure qui le sépare de la réalité ».

Pour Lewis, le mythe est un miroir où l'on voit mieux la réalité. En rendant visibles les âmes, il exerce une fonction de miroir magique, de même que l'imagination de tous les conteurs d'histoires. Quand ces derniers racontent, c'est toujours un miroir magique qui est à l'œuvre. Ainsi un vrai mythe touche l'humanité au cœur, car tout homme peut y reconnaître un aspect permanent de son expérience. D'une certaine manière, c'est notre vraie vie qu'il nous montre, notre intériorité, parfois même notre spiritualité.

J. Bergier disait que « le monde de Lewis est remarquable non seulement parce qu'il donne des portes, permettant de s'échapper des pires enfers, du nôtre, mais parce qu'il donne la possibilité d'une contre-offensive. Car le ciel est éternel, mais tous les enfers doivent finir, même s'ils sont très longs. » Lewis et Tolkien ont tous deux créé une véritable mythologie qui nous ouvre toutes grandes les portes de la quête vers le Vrai, le Bon et le Beau.

Marie-Luce Dayer

Affiche de
« Le monde de Narnia »



Spiritualité jésuite et gravure

livres ouverts

Il est des sujets qui peuvent donner le vertige. Ils sont tellement larges qu'ils font peur. Et franchement, lorsque j'ai vu l'ouvrage de Ralph Dekoninck, j'étais inquiet. L'image dans la littérature spirituelle jésuite du XVII^e est un thème qui peut donner lieu à plusieurs thèses de doctorat ou d'habilitation. Mais l'auteur, professeur d'histoire de l'art à l'Université catholique de Louvain, a très habilement su concentrer son travail.

En effet, lorsque l'on parle d'image, on pense spontanément à la peinture. Or Ralph Dekoninck s'est arrêté sur un phénomène beaucoup plus intéressant pour comprendre les rapports complexes de la spiritualité jésuite avec l'image : la gravure. Il s'est aussi concentré sur les productions de la ville d'Anvers. Ces choix lui ont permis de donner à sa recherche à la fois une dimension « digeste » et de toucher à l'essentiel.

Image et méditation

Par son format, par sa diffusion, la gravure est un objet qui nous permet de nous faire une idée plus précise des rapports que la spiritualité ignatienne entretenait avec un moyen efficace d'apostolat.

Dans une première partie, l'auteur nous conduit à une série de réflexions au sujet du statut de l'image, de ses fonctions, puis de ses usages spirituels. Il montre le rôle que les jésuites, après d'autres, ont joué dans la défense de

l'usage de l'image. Ainsi il nous fait (re)-découvrir des auteurs tels Richaume, Suarez, David, Ménestrier, sans oublier un intéressant retour aux sources avec les Exercices spirituels et différents aspects de la contemplation ignatienne.

Dans la seconde partie, Dekoninck présente le développement qui consiste à donner à l'image la fonction de nourrir la méditation. Là encore, c'est l'occasion de (re)consulter des auteurs comme Montano, Jansen van Barrefelt, alias Hiël, Coster, entre autres. Ces travaux sont présentés dans le contexte de l'action des jésuites dans la défense et la propagation de la foi aux Pays-Bas catholiques. Ce qui permet d'aborder les questions théologiques de façon originale.

Ce travail très érudit est particulièrement instructif pour qui s'intéresse aux rapports complexes qu'entretient la spiritualité jésuite avec l'image, mais il présume des connaissances en histoire de l'art. Son but n'est pas non plus d'initier à une pratique de l'oraison avec l'image, même s'il donne des pistes intéressantes par sa présentation des maîtres anciens.

Bruno Fuglistaller s.j.

Dekoninck Ralph
Ad imaginem. Statuts, fonctions et usages de l'image dans la littérature spirituelle jésuite du XVII^e siècle,
Librairie Droz, Genève
2005, 424 p.

■ Vie spirituelle

Benoît Beyer de Ryke*Maître Eckhart*

Entrelacs, Paris 2005, 302 p.

Sous le terme de « mystique rhénane », on englobe différents mouvements ou écoles qui fleurirent dans le Nord de l'Europe au XIII^e siècle. Celui auquel se rattachent ces différentes écoles se nomme « Eckhart ». Né en Thuringe, il deviendra dominicain et gravira successivement tous les échelons hiérarchiques de son ordre. Très brillant, il enseignera à l'Université de Paris, la plus renommée de l'époque, et se verra décerner le titre de Maître. Au cours de ses nombreux périples à pied, Eckhart parcourut l'Espagne, la France, l'Italie et les pays du Nord (Allemagne et Flandres). Ses écrits seront fameux et circuleront de ville en ville. Le malheur veut qu'ils aient été écrits en allemand et non en latin... ce qui leur permettait d'être à la portée de tout un chacun. L'Eglise y vit une menace car les thèses de Maître Eckhart étaient audacieuses. On l'accusa de panthéisme et on lui intenta un procès d'hérésie. Par chance, il aura déjà dépassé lorsque la condamnation sera prononcée.

Maître Eckhart a fortement influencé les béguines (mouvement très répandu en ce XIII^e siècle) et d'autres mystiques. Jean Tauler et Henri Suso se feront les chantres du Maître disparu. Dans le sillage des mystiques rhénans, on rencontre les béguines Mechtilde de Magdebourg, Hadewijch d'Anvers et Marguerite Porète qui fut brûlée comme hérétique, ainsi que Nicolas de Cues, Angelus Silesius et Ruusbroec l'Admirable qui a fortement influencé au XX^e siècle le poète Maeterlinck.

Pour Carl Gustav Jung, la pensée d'Eckhart vient du fond de l'esprit collectif commun à l'Orient et à l'Occident et c'est sans doute là une des raisons de l'attrait de nos contemporains pour sa pensée.

De très nombreux livres ont été écrits sur Maître Eckhart. Celui-ci ajoute une pierre à l'édifice et offre un regard historique sur le siècle des mystiques rhénans. Il apporte un nouvel éclairage sur les béguines, sur le mouvement du Libre Esprit et sur les autres mystiques qui ont gravité autour d'eux. Quelques sermons de Maître Eckhart nous per-

mettent d'entrer dans sa pensée, laquelle est dense, exigeante, parfois aride, mais d'une grande beauté. Lire Eckhart, c'est lire un grand auteur, un grand styliste.

Marie-Luce Dayer

Jean-Marie Laurier***Chemin vers l'eau vive****Introduction à Thérèse d'Avila*

Parole et Silence, Paris 2005, 136 p.

Nous est présentée ici, par un jeune spécialiste de Thérèse d'Avila, une lecture renouvelée des textes de la Réformatrice du Carmel, lus à partir de leur original espagnol. Thérèse, avec son génie féminin mais aussi sa science avisée de l'homme et son sens éminent de Dieu, partage ses motifs de confiance à toute épreuve : Dieu trouve sa joie à être parmi les enfants des hommes, comme il trouve sa joie d'être avec Jésus. Elle enseigne à ses sœurs, avec conviction, que chacune de nos vies a un sens, mais qu'il nous faut découvrir la source intérieure qui coule en silence et désaltère. Elle donne des conseils avisés pour rester en relation avec le divin maître : « Si vous êtes dans la joie, unissez-vous à celle du Ressuscité, si vous êtes dans la tristesse, regardez-le dans son chemin de Croix. »

Ce n'est pas d'emblée que Thérèse d'Avila a trouvé ce chemin d'intériorité qui conduit à la présence de Dieu. Elle fut tiraillée entre la séduction des conversations brillantes au cours des nombreuses visites qu'elle recevait et l'appel à rester dans un silence facilitant le dialogue avec Dieu.

L'auteur, qui vient de publier une thèse intitulée *Marcher dans l'humilité. Thérèse d'Avila et la théologie de la justification*, nous permet de suivre cette femme à travers ses expériences faites de combats, d'échecs et de victoire de la grâce de Dieu. Ses recherches décrites là, avec tant de perspicacité, éclairent les propres fluctuations de notre monde intérieur.

Monique Desthieux

Enzo Bianchi

Une vie différente

Parole et Silence, Paris 2005, 176 p.

Qu'est-ce qui fait l'originalité du christianisme, qui distingue un chrétien de ceux qui ne le sont pas ? La question devient de plus en plus actuelle au fur et à mesure que les chrétiens d'aujourd'hui vivent leur fidélité dans une situation difficile, comme aux temps de la première communauté.

Pour y répondre, le fondateur du monastère œcuménique de Bose interroge un témoin de la première heure, une des deux lettres attribuées à saint Pierre, dont il propose une lecture méditée. Serrant le texte de très près, il en dégage des éclairages sur bien des questions adressées aujourd'hui encore aux chrétiens ou qu'ils se posent eux-mêmes : pourquoi sont-ils si souvent critiqués ? comment justifier l'enseignement du Seigneur sur la soumission ? quel lien entre le baptême et le péché originel ? comment mettre sa confiance en Dieu dans un monde si hostile ?

L'auteur, qui reprend toute une série de méditations proposées à des évêques au cours de retraites, nous apprend à nous mettre à l'école de la Parole en pratiquant la *lectio divina*.

Un livre malheureusement généreux en fautes d'impression, à croire que le correcteur était myope au point de confondre Eve avec un Evêque (p. 124).

Pierre Emonet

Jean-Pierre Schaller

Le courage d'être heureux

Beauchesne, Paris 2005, 188 p.

Voici un savoureux essai chargé de sagesse et d'espérance et il est spécialement conseillé à ceux et celles qui ont le désir de traverser paisiblement les petites et les grandes épreuves de la vie. En effet, l'intitulé de l'ouvrage reprend une belle formule de Sœur Emmanuelle : « Il faut avoir le courage d'être heureux », tant il est vrai que la recherche du bonheur exige le plus souvent une bonne dose d'efforts, voire d'héroïsme.

L'auteur de ces pages est prêtre, docteur en théologie, docteur ès lettres, ancien assistant ecclésiastique de la Fédération internationale des pharmaciens catholiques et il fut consultant au Conseil pontifical pour la pastorale des services de santé. A ces divers

titres, il s'est intéressé aux souffrances et aux dérives psychologiques et religieuses de nos sociétés occidentales, notamment le stress, les angoisses, la dépression, et tout autant à leurs illusoirs guérisons par l'intermédiaire de gourous, de sectes qui vident la foi de son contenu au profit de vaines et dangereuses pratiques.

Cet ouvrage constitue un réaliste et stimulant antidote à nombre de misères quotidiennes, de « blessures », comme la solitude, la culpabilité, la mélancolie, l'anxiété, la tristesse, etc. Ainsi, à la lumière de l'Evangile et grâce à d'agréables citations de célébrités littéraires et de guides spirituels, ce livre rassemble un trésor de suggestions concrètes pour nous rendre responsables, maintenant et là où nous sommes, de notre bonheur et de celui de nos proches. C'est dire que la trame de l'existence gagne à se référer à des appuis bien connus et souvent délaissés : l'espérance et l'amour. Ce que confirmerait un proverbe slovène : « Demande au ciel une bonne récolte et continue de labourer. » Bref, la foi et le bon sens peuvent indubitablement favoriser une harmonie entre l'humain et le divin et nous sommes invités à nous en souvenir.

Louis Christiaens

Collectif

Entre désir et renoncement

Albin Michel, Paris 2005, 168 p.

Le désir est un terme ambigu à entrées multiples, à ne pas confondre avec le besoin, la concupiscence, l'envie, la tentation... « Nous passons notre vie à sauter d'un désir à l'autre sans vraiment prendre le temps du « plaisir », nous dit Marie de Solenne qui a interviewé Robert Misrahi (philosophe, spécialiste de Spinoza), Sylvie Germain (écrivaine), Julia Kristeva (psychanalyste, linguiste, professeure de littérature...) et Dagpo Rimpoché (maître bouddhiste tibétain). Cela donne une palette colorée sur les diverses compréhensions du mot « désir », une notion dynamique qui donne du sens, qui conduit à la joie et poursuit le bonheur, comme le jaillissement « d'une source, d'un jet d'eau ou d'un arbre... quelque chose de naturel qui mûrit, croît... une force vitale... la respiration du monde » (Sylvie Germain).

Pour qu'il devienne liberté, il faut une éthique. Le désir est lié au temps et demande un certain renoncement pour le moduler, l'apaiser, l'ajuster. L'envers du désir est la mort. Elle est capable d'enrichir le désir par la sérénité, qui est une forme de renoncement car elle « comporte une acceptation de l'attente et du néant » (Julia Kristeva). Pour le bouddhiste, le désir a deux faces, positive et négative, « et le non-attachement permet de respecter la nuance entre désir et besoin ». Le chemin du désir n'est pas uniforme et ce livre nous aide à séparer le bon grain de l'ivraie pour mieux connaître nos émotions intérieures. Et j'espère avoir réveillé votre désir de lire ce livre qui en vaut la peine !

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Religions

Benoît Standaert

L'espace Jésus

La foi pascale dans l'espace des religions

Lessius, Bruxelles 2005, 376 p.

L'auteur, moine bénédictin belge, exprime d'emblée son désir de connaître le Christ, « lui et la puissance de sa résurrection » (Ph 3, 10). Ce chemin vers l'autre rive où enfin sera révélée la face du Seigneur ne peut s'emprunter que dans la prière, à l'écoute de l'esprit de sagesse et de révélation et en scrutant ce que les Écritures disent de Jésus.

Ce désir si grand de connaître le Seigneur s'enracine dans une expérience spirituelle intense que Benoît Standaert vécut lors de sa quatorzième année. Alors qu'il était gravement malade, à moitié paralysé, atteint d'un mal que l'on n'expliquait pas, ses parents et lui-même reçurent de nombreux messages de sympathie. Ce jeune garçon ne comprenait pas très bien pourquoi sa souffrance, si tenace, émouvait tant les cœurs. C'est alors que la parole du Christ : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » le frappa de plein fouet. Il ressentit comment la souffrance innocente du Seigneur en croix rassemble de façon absolue et illimitée.

Son aspiration à rendre compte de cette révélation irrésistible, incontournable qui lui fut ainsi donnée ne l'a pas quitté. Il en parle comme un enseignant qui interroge tour à tour les différents livres du Nouveau Testa-

ment pour mieux connaître Jésus et son message pascal ; il en parle aussi à travers son expérience spirituelle de mort et de résurrection, ce qui donne une saveur particulière à l'ouvrage.

Dans la dernière partie, Benoît Standaert cherche à situer ce que représente Jésus dans le monde religieux de l'autre, qu'il soit juif, musulman ou bouddhiste. Au fil des années, c'est avec un immense respect qu'il a cherché à comprendre les différentes mystiques. Il nous offre là un bel exemple de dialogue interreligieux, ferment de paix.

Monique Desthieux

Michael Amaladoss

Le cosmos dansant

Une voie vers l'harmonie

Mediaspaul, Montréal/Paris 2005, 180 p.

Michael Amaladoss, jésuite indien, nous montre que l'intégration d'éléments hindous dans sa spiritualité, contrairement à leur assimilation, est une invitation à refuser l'immobilisme ainsi que toute approche fondamentaliste de la religion. Interpellé par l'*advaita* (non-dualité) hindou et par le yoga, il pense que l'intégration personnelle qu'il a à accomplir est celle d'une identité multiple, avec des racines plongeant dans la religion de ses ancêtres.

En première partie, il essaie de répondre à des questions fondamentales comme « qui suis-je ? », « pourquoi suis-je ici ? » et « où vais-je ? ». Dans la deuxième partie, il explore la question « comment y vais-je ? ». La voie qu'il propose a sept facettes : le silence, la conscience, l'intériorité, la liberté, l'acceptation, l'amour et la créativité. À la fin de chacune d'elles, il propose un exercice de méditation. L'auteur montre que la voie du milieu proposée par le Bouddha et Ignace de Loyola, et l'approche *advaitique* de la réalité conduisent à l'harmonie. Nous avons là une étude intéressante pour celui qui est sur cette voie de l'harmonie, dans le dialogue avec les religions orientales qui colorent son identité chrétienne.

Marie-Thérèse Bouchardy

Arnould Jacques, *La marche à l'étoile. Pourquoi sommes-nous fascinés par l'Espace ?* Albin Michel, Paris 2006, 190 p.

Boulvin Yves, *Rebondir après l'échec. Un chemin psychologique et spirituel.* Saint-Augustin, Saint-Maurice 2006, 166 p.

Charguéraud Marc-André, *Survivre. Français, Belges, Hollandais et Danois face à la Shoah 1939-1945. Volume 3.* Cerf/Labor et Fides, Paris/Genève 2006, 338 p.

Cnockaert André, Bertrand Dominique, Francart Roland, *Ignace de Loyola, François Xavier, Pierre Favre. Fidélité,* Namur 2005, 92 p.

*****Col.**, *Doués de folie. Récits à bascule.* Labor et Fides, Genève 2006, 196 p. [40219]

*****Col.**, *La course en tête. Anthologie littéraire.* Labor et Fides, Genève 2006, 242 p. [40201]

*****Col.**, *La naissance de Dieu dans l'âme chez Eckhart et Nicolas de Cues.* Cerf, Paris 2006, 192 p. [40199]

*****Col.**, *Nurturing Peace. Theological reflections on overcoming violence.* World Council of Churches, Genève 2005, 88 p. [40193]

*****Col.**, *Pour une conscience vive et libre. « Dignitatis humanae ». Une déclaration prophétique de Vatican II.* Parole et Silence, Paris 2006, 156 p. [40206]

Dastur Françoise, *A la naissance des choses - art, poésie et philosophie.* Encre Marine, La Versanne 2005, 202 p.

Dauzat Pierre-Emmanuel, *Judas. De l'Evangile à l'Holocauste.* Bayard, Paris 2006, 350 p.

Elizondo Virgilio, *Un Dieu d'incroyables surprises, Jésus de Galilée.* Bayard, Paris 2006, 240 p.

Farhi Daniel, *Profession rabbin. De la communauté à l'universel.* Albin Michel, Paris 2006, 268 p.

Finlayson George, *Mission au Siam et en Cochinchine. L'ambassade de John Crawford en 1821-1822.* Olizane, Genève 2006, 308 p.

Fontaine Sandrine, *Des animaux et leurs poètes. Ponge, Eluard, Prévert.* L'Aire, Vevey 2004, 100 p.

Gnanadason Aruna, *Listen to the Women ! Listen to the Earth !* World Council of Churches, Genève 2005, 118 p.

Humbrecht Thierry-Dominique, *L'avenir des vocations.* Parole et Silence, Paris 2006, 200 p.

Lacoste Jean-Yves, *Présence et parousie.* Ad Solem, Genève 2006, 340 p.

Lagarde Claude et Jacqueline, *Renâitre en catéchèse. La pédagogie de la parole.* Lethielleux, Paris 2006, 172 p.

Loveday Helen, Garouste Frédéric, *Iran, de la Perse ancienne à l'Etat moderne.* Olizane, Genève 2006, 318 p.

Martin-Valat Pierre, *Symboles bibliques en littérature.* Paris, Cerf 2006, 192 p.

McKenzie Steven L., *Le roi David. Le roman d'une vie.* Labor et Fides, Genève 2006, 218 p.

Pieper Josef, *De la divine folie. Sur le Phèdre de Platon.* Ad Solem, Genève 2006, 60 p.

Porion Jean-Baptiste, *Heidegger et les mystiques.* Ad Solem, Genève 2006.

Ravasi Gianfranco, *Martini. Mes trois villes. Rome, Jérusalem, Milan.* Cerf, Paris 2006, 112 p.

Requedaz Sabrina, Delucchi Laurent, *Cap-Vert, loin des yeux du monde.* Olizane, Genève 2006, 318 p.

Reynier Chantal, *Paul de Tarse en Méditerranée.* Cerf, Paris 2006, 288 p.

Shami Yitzhaq, *Nouvelles d'Hébron.* Labor et Fides, Genève 2006, 254 p.

Tilliette Xavier, *Philosophies eucharistiques de Descartes à Blondel.* Cerf, Paris 2006, 178 p.

Verlaquet Waltraud, *Comment suivre Dieu quand Dieu n'est pas là ? L'« éloignement » de Mechthild de Magdebourg (XIII^e siècle).* Cerf, Paris 2006, 108 p.

Vivre ensemble, la belle affaire

26 février

Le français sauvé des eaux (suite) - Ouf, nous l'avons échappé belle ! Ainsi donc, les citoyens schaffhousois ont décidé de refuser l'initiative populaire cantonale pour une seule langue étrangère à l'école primaire. Même si l'intitulé de l'initiative avait créé sur ce point un flou assez peu artistique, c'est bien l'enseignement du français qui a été sauvé des eaux (du Rhin). Car il aurait été bien naïf de ne pas voir qu'en cas d'acceptation de l'initiative, la préférence aurait été donnée à l'anglais et non à une langue nationale.

La décision, il est vrai, fut serrée : un peu plus de 51% des votants ont dit « non » à l'initiative qui était soutenue par un grand nombre d'enseignants. Mais ne boudons pas notre plaisir : une majorité est une majorité. Et les bonnes surprises sont trop rares en politique pour qu'on ne savoure pas celles qui nous sont offertes.

Pour une surprise, sans doute, cela en fut une. Car le mainstream en Suisse alémanique - ou pour être plus précis : en Suisse orientale - semblait ces derniers temps furieusement couler en direction du « tout-à-l'anglais ». Personnellement en tout cas, je n'aurais pas voté un kopeck sur la victoire du « non » à Schaffhouse, seul canton de Suisse situé pleinement au nord du Rhin et ayant

peu de liens avec la culture française (encore que ce haut-lieu de l'industrie et même de l'horlogerie possède depuis longtemps une colonie francophone non négligeable et que le grand historien schaffhousois Johannes von Müller ait écrit une partie de son œuvre en français).

Et pourtant, ce fut « non ». Peut-être ce vote montre-t-il un changement de climat en matière de politique scolaire. Peut-être les citoyens, études Pisa aidant, sont-ils aujourd'hui plus conscients que le système scolaire suisse n'est plus si performant que cela et qu'il faut tout faire pour qu'il ne s'enfonce pas dans la médiocrité. Peut-être sommes-nous en train de vivre un changement de paradigme en matière scolaire : plus d'exigence, moins de « démocratisation » niveleur.

L'argument des initiants selon lequel il ne faut pas surcharger les enfants en leur imposant deux langues étrangères, un argument sentant bon le sympathique pédagogisme d'après mai 68, ne fait peut-être plus mouche. Mais soyons prudents : en mai, des votations similaires à Zoug et en Thurgovie montreront si l'hirondelle schaffhousoise annonce bel et bien un nouveau printemps pour l'enseignement des langues nationales.

12 mars

L'offensive anti-fumée fait un tabac - Les citoyens tessinois acceptent, à une très forte majorité, une initiative populaire cantonale qui demande de ban-

nir la fumée des établissements publics. D'ordinaire si réservés à l'égard des Italiens, les Tessinois suivent l'exemple de l'Italie où l'interdiction de la fumée est déjà entrée dans les mœurs sans que cela ne provoque davantage que quelques résistances isolées. Les Italiens, bons vivants et maîtres dans l'art de tirer des bouffées de bonheur même des difficultés de la vie, se sont arrangés : à l'heure de la cigarette, ils vont dehors pour fumer et pour bavarder dans la bonne humeur, l'exclusion et la mise au ban créant une sorte de solidarité joyeuse, teintée de transgression, parmi les exilés.

Ainsi, le Tessin est le premier canton à dépasser le stade des mesures alibis en matière de protection des non-fumeurs dans les restaurants. Il est piquant de constater que le mouvement nous vient de l'Europe du Sud, pourtant réputée pour son individualisme et censée être peu attentive à la protection de l'environnement et de la santé publique. Mais cela fait longtemps que le Sud n'est plus le Sud et le Nord plus tout à fait le Nord. En Italie et en Espagne, on peut aujourd'hui se promener dans des zones piétonnes où règnent un ordre et une propreté dignes de la Scandinavie, alors que certaines villes d'Europe du Nord voient se répandre un chaos et une animation presque méditerranéennes. Il y a quelques décennies déjà, l'écrivain sicilien Leonardo Sciascia constatait une « méridionalisation » rampante de l'Italie, dans le mauvais sens toutefois (perte d'esprit civique, clanisme, emprise de la mafia, etc.). Et si toutefois le Nord prenait le meilleur du Sud, et vice versa ? Le pire n'est jamais sûr, même s'il semble parfois probable.

25 mars

Marie retourne à Notre-Dame - A l'occasion de la Fête de l'Annonciation et grâce à l'hospitalité de la paroisse

protestante, on célèbre - pour la première fois depuis la Réforme de 1536 sous la présidence de l'évêque - une messe catholique à la cathédrale de Lausanne, jadis consacrée à Notre Dame (contrairement à la cathédrale Saint-Pierre de Genève, celle de Lausanne n'est aujourd'hui plus que « la cathé »). Heureusement, l'évêque Bernard Genoud assure vouloir éviter tout triomphalisme : il se rendra à la cathédrale non pas comme un ancien propriétaire qui retrouve son bien, mais comme l'invité d'une maison amie. De plus, il viendra sans les attributs du pouvoir épiscopal, sans mitre et sans crosse.

Et effectivement, l'église archi-pleine vit un bon moment d'œcuménisme. Mais pourquoi à la fin de la messe, des fidèles tiennent-ils à applaudir l'évêque en pleine église ? N'est-ce qu'un tardif signe de bienvenue ou bien, le naturel revenant au galop, la manifestation d'un travers, d'un péché (mignon ?) bien catholique, à savoir un certain penchant pour le culte de la personne et une déférence exagérée envers la hiérarchie ? Dieu sait...

1^{er} avril

Les piliers de bistrot - Un ami - musicien bon vivant lui-même, je le précise - m'a raconté le Musikerwitz le plus court. Voici cette plaisanterie : « Deux musiciens passent devant un bistrot. » Voilà, c'est tout. On dit que les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Pour être court, celle-là, elle est courte.

Christophe Büchi

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

SUR LES PAS DE SAINT PAUL, RENCONTRER JÉSUS RESSUSCITÉ **Exposition**

Un vaste choix
Un conseil spécialisé
Une grande exposition



Livres, objets religieux, cartes,
images, DVD, CD audio,
pour les Premières Communions
et les Confirmations



Librairie Saint-Paul

Pérolles 38 • CH-1705 Fribourg • Tél. 026 426 42 11/12 • Fax 026 426 42 00 • E-mail: librairie@st-paul.ch • www.st-paul.ch/librairie